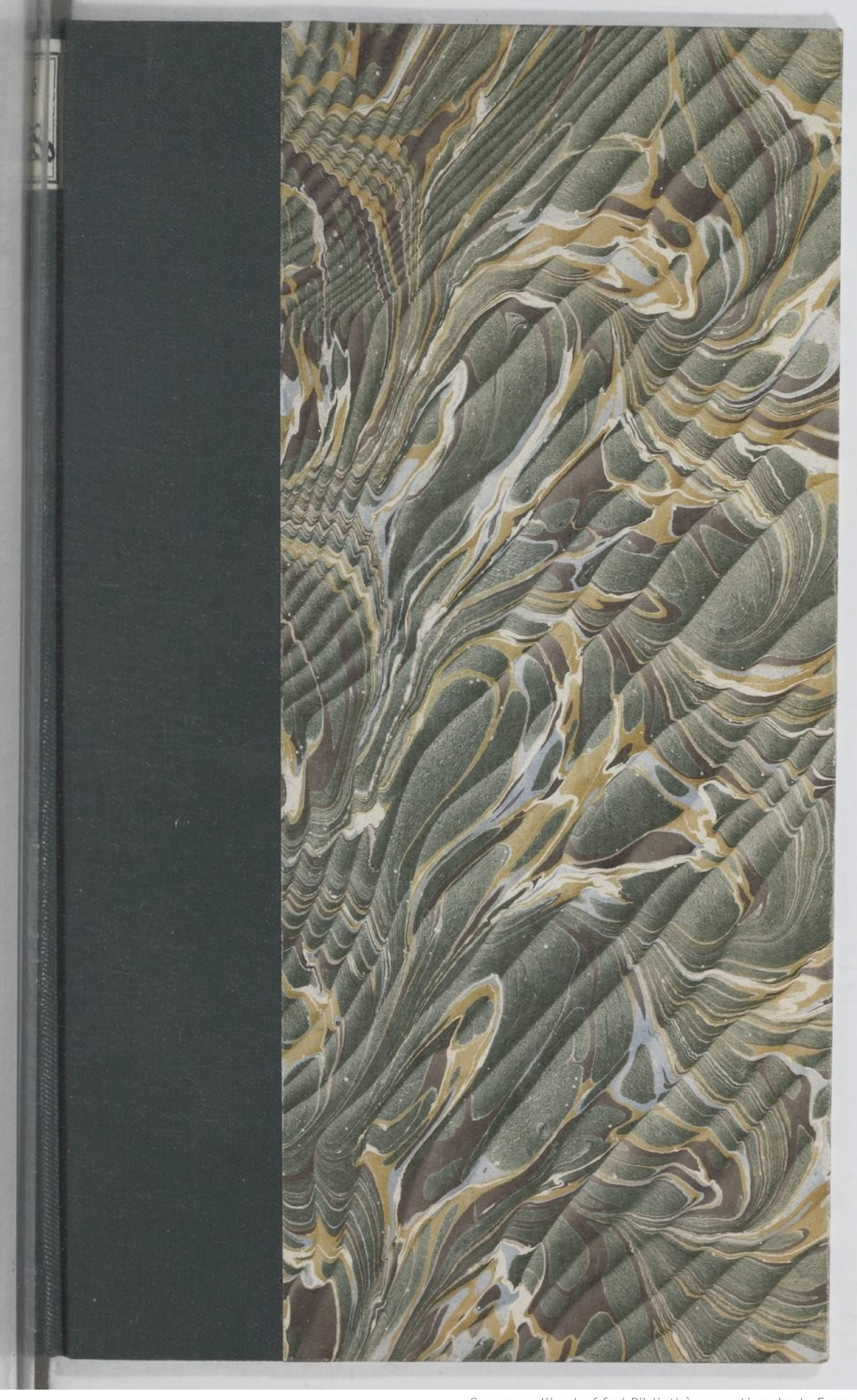
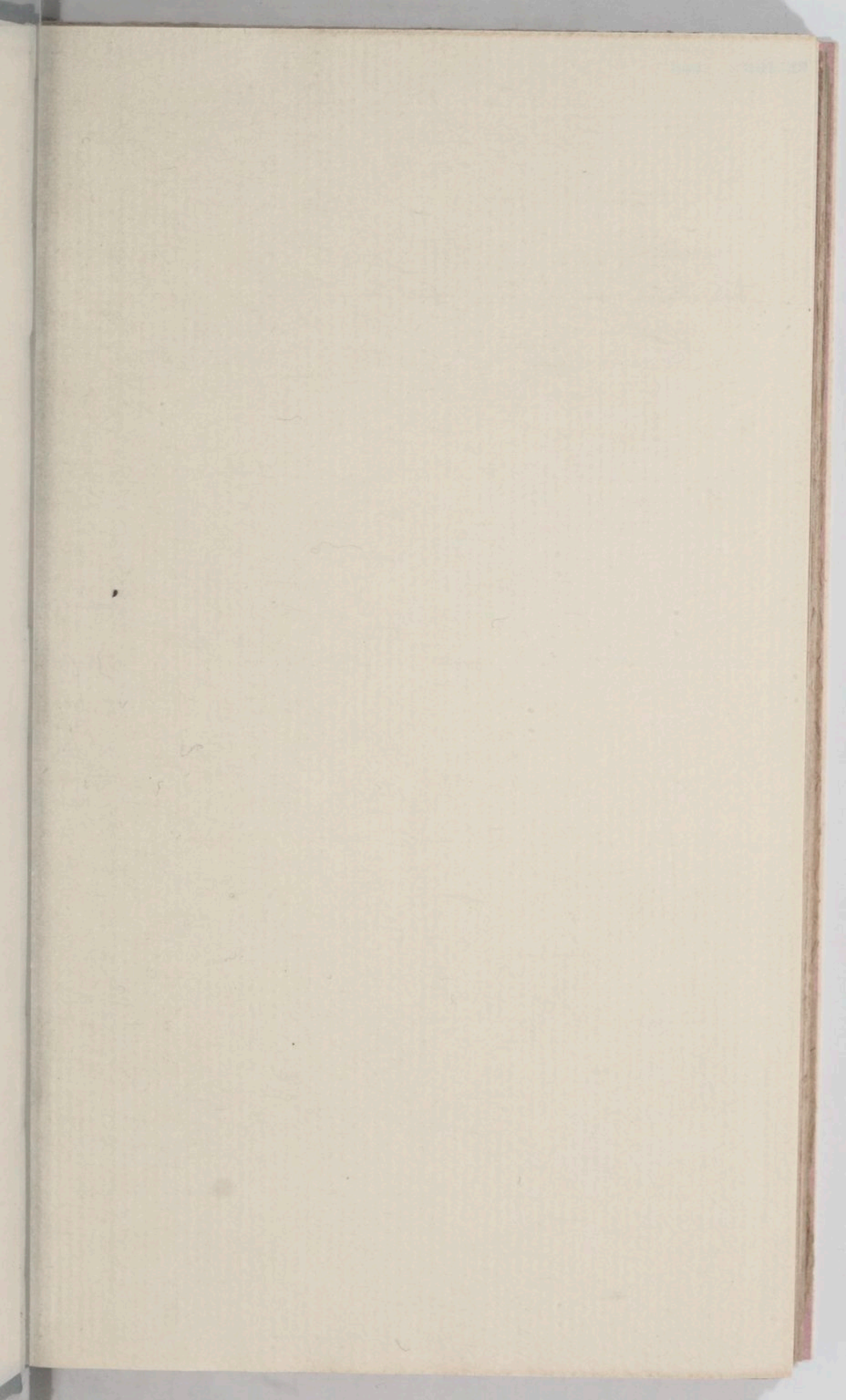
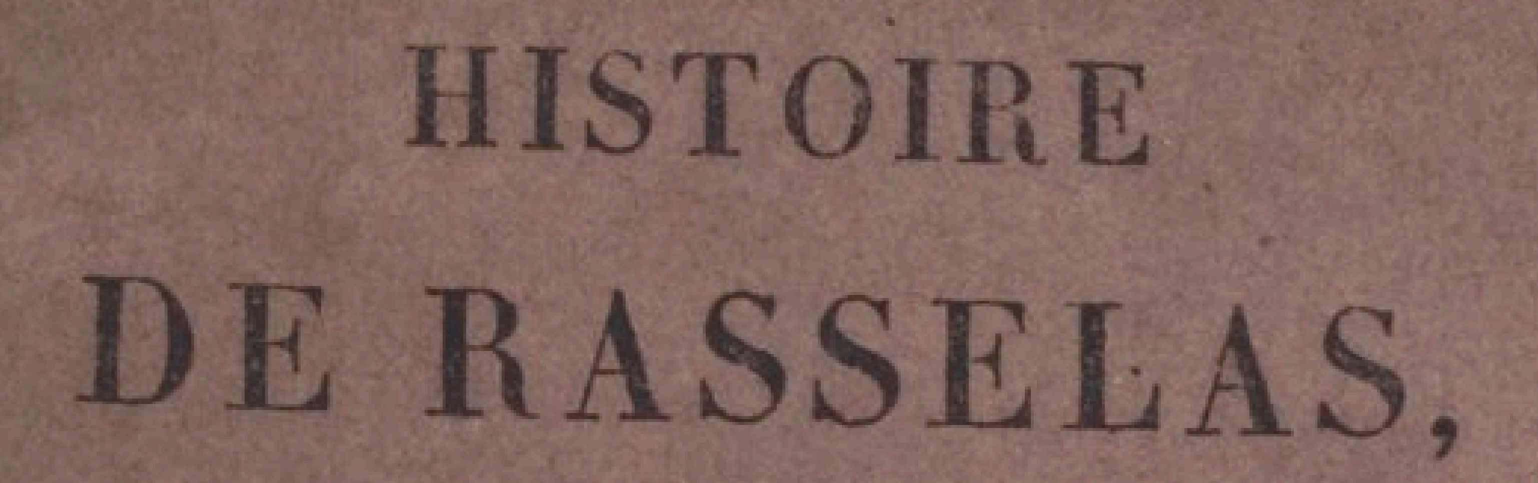
Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie, par Samuel Johnson. Traduction nouvelle, par M. G... [Gosselin],...









HISTOIRE DE RASSELAS,

PRINCE D'ABYSSINIE;

PAR SAMUEL JOHNSON.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. GOSSELIN,

TRADUCTEUR DES JOURNAUX DES SIÈGES ENTREPRIS PAR LES ALLIÉS EN ESPAGNE.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ FRANÇOIS, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 202.

1822.

HISTOIRE DE RASSELAS.

TOME II.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

HISTOIRE
DE RASSELAS,

PRINCE D'ABYSSINIE;

PAR SAMUEL JOHNSON.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. G...

TRADUCTEUR DES JOURNAUX DES SIÈGES ENTREPRIS
PAR LES ALLIÉS EN ESPAGNE.

TOME II.



À PARIS
CHEZ FRANÇOIS, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 202.

1822

HISTOIRE DE RASSELAS, PRINCE D'ABYSSINIE.

CHAPITRE XXVI.

La Princesse continue ses observations sur la vie privée.

Nékayah s'apercevant qu'elle avait fixé l'attention de son frère, continua son discours.

« J'ai remarqué, dit-elle, que la mésintelligence règne également parmi les familles opulentes et chez celles qui sont pauvres : si, comme nous l'a dit Imlac, un royaume est une grande fa-

mille, une famille est à son tour un petit royaume déchiré par les factions et exposé aux révolutions. Un observateur inhabile s'imaginerait que l'amour des parens et des enfans est un attachement réciproque et durable; mais cette affection dure rarement au-delà des années de l'enfance : en peu de temps les enfans deviennent les rivaux de leurs pères et de leurs mères, les bienfaits sont mêlés de reproches, et la reconnaissance dégradée par l'envie.

Les parens et les enfans agissent rarement de concert. Chaque enfant s'efforce de s'approprier l'estime ou la tendresse des auteurs de ses jours; et les parens avec moins de désirs se trahissent les uns les autres auprès de

leurs enfans : ainsi quelques-uns mettent leur confiance dans le père et d'autres dans la mère, et par degrés la maison se remplit d'artifices et d'inimitiés.

Les opinions des enfans et des parens, de la jeunesse et de la vieillesse, sont naturellement en opposition par les effets contraires que produisent l'espérance et le découragement, l'avenir et l'expérience, sans crime ni folie d'un côté ni de l'autre. Les couleurs de la vie ont pour l'adolescence et pour la vieillesse un aspect aussi différent que l'image de la nature au printemps et dans l'hiver. Et comment d'ailleurs les enfans pourraient-ils croire aux conseils de leurs parens quand leurs propres yeux leur démontrent qu'ils sont faux.

Peu de parents aussi se conduisent de manière à donner par leur propre exemple de la force à leurs maximes. Le vieillard se livre sans réserve à une lente invention, et à une progression graduelle : la jeunesse espère applanir sa carrière, par le génie, la force, et même la précipitation. Le vieillard accorde des égards aux riches, tandis que le jeune homme vénère la vertu seule. Le vieillard déifie la prudence ; le jeune homme place sa confiance dans la magnanimité et la fortune. Un jeune homme qui ne veut faire aucun mal, croit tous les hommes dans la même intention, et agit avec candeur et franchise : mais son père, qui a souffert les injures de la fraude, prête

l'oreille au soupçon, et trop souvent se laisse entraîner lui-même à pratiquer la fraude. Le vieillard regarde avec colère la témérité de la jeunesse, et celle-ci avec dédain la scrupuleuse prudence du vieillard. Ainsi les enfans et les parens, pour la plus grande partie, s'aiment de moins en moins : et si ceux que la nature a unis par des liens si doux sont les tourmens les uns des autres, où chercherons-nous les consolations de la tendre amitié? »

« Certes, dit le prince, il faut que vous ayez été malheureuse dans le choix de vos connaissances. Je ne puis me résoudre à croire que les plus tendres de tous les liens soient ainsi détruits par une nécessité naturelle.

« Les inimitiés domestiques, répon-

dit Nekayah, ne sont pas inévitablement nécessaires; mais, cependant, il est difficile de les éviter. Rarement voyons-nous que toute une famille soit vertueuse : les bons et les méchans ne sauraient sympathiser; et les méchans peuvent moins encore sympathiser entre eux : les hommes vertueux même sont sujets à des contradictions, quand leurs vertus sont dirigées vers des objets opposés. En général ce sont les parens qui le méritent davantage qui obtiennent les plus grands égards; car celui qui vit bien ne peut être méprisé.

« Beaucoup d'autres maux empoisonnent la vie privée. Quelques hommes sont les esclaves de domestiques auxquels ils confient leurs affaires ; d'au-

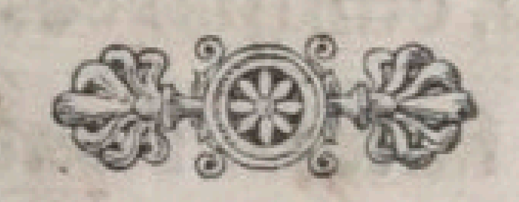
tres sont tenus dans une inquiétude continuelle par le caprice de riches parens auxquels ils ne peuvent plaire, et qu'ils n'osent point offenser. Des maris sont impérieux, des épouses perverses ; et comme il est toujours plus aisé de faire le mal que le bien, la sagesse ou la vertu d'un homme ne peut pas toujours en rendre plusieurs heureux, tandis que la folie ou les vices d'un seul peuvent faire plusieurs misérables. »

« Si tel est l'effet général que produit le mariage, dit le prince, désormais je regarderai comme dangereux d'unir mes intérêts à ceux d'une autre personne, de peur d'être malheureux par la faute de ma compagne. »

« J'ai rencontré, poursuivit la princesse, plusieurs individus qui vivaient seuls par une raison semblable : mais je ne me suis jamais aperçue que leur prudence excitât l'envie. Privés des douceurs de l'amitié, ils coulent des jours tristes, et ils consument une existence dont ils ne font aucun usage, en des amusemens puérils, ou des plaisirs criminels. Ils agissent comme des êtres soumis à une malheureuse destinée qui remplit leur esprit de haine et leurs discours d'amertune. Chagrinés dans leur intérieur, ils sont malveillans au dehors ; et, comme ils sont le rebut de la nature, ils mettent toute leur occupation et leur bonheur à troubler cette société qui les prive de ses avantages.

Vivre sans aimer ni être aimé, être heureux sans ajouter au bonheur des autres, ou infortuné sans goûter les douces consolations de la pitié, est un état plus triste que la solitude : ce n'est point une retraite, c'est un exil du monde. Si le mariage entraîne avec soi quelques désagremens, le célibat n'offre aucune jouissance. »

« Que faut-il donc faire, dit Rasselas ; plus nous observons, moins nous sommes capables de résoudre quelque chose. Certes l'homme qui est le plus près d'être heureux est celui qui ne suit d'autre impulsion que la sienne propre. »



CHAPITRE XXVII.

Reherche sur la grandeur.

Pendant quelques instans la conversation fut interrompue. Le prince ayant réfléchi sur la remarque de sa sœur, lui dit, qu'elle avait examiné la société avec prévention, et supposé la misère où elle ne l'avait pas trouvée. Votre récit, ajouta-t-il, jette une teinte plus sombre sur nos projets pour l'avenir : les prédictions d'Imlac n'étaient que de faibles esquisses des maux de la vie, comparées à la peinture que vous en faites. Tout récemment encore j'ai eu lieu de me convaincre

que le repos n'est fils ni de la grandeur ni de la puissance, et qu'on ne peut se le procurer par des richesses ni le conquérir par la force. Il est évident que tout homme qui agit dans un cercle plus étendu est aussi plus exposé à l'opposition de l'envie et aux chances de la fortune. Quiconque est obligé de satisfaire un grand nombre d'individus ou de les gouverner, doit employer beaucoup d'agens, dont quelques-uns seront méchans et d'autres ignorans ; il sera égaré par les uns et trompé par les autres. S'il en satisfait un, il en offensera un autre ; ceux qui ne seront pas favorisés penseront qu'on leur a fait injure, et comme la faveur ne peut tomber que sur un petit nombre, il y

aura toujours beaucoup de mécontens.

« J'espère, dit la princesse, que j'aurai toujours assez d'esprit pour mépriser, et vous avez assez de pouvoir pour réprimer un mécontement qui aurait pour fondement des prétentions aussi déraisonnables. »

« Le mécontentement, répondit Rasselas, ne sera pas toujours sans raison, même sous la plus juste et la plus vigilante administration des affaires publiques. L'homme le plus attentif ne pourra pas toujours découvrir le mérite que l'indigence ou la cabale retient dans l'obscurité, et malgré sa puissance, il ne pourra pas toujours le récompenser. Cependant celui qui voit un mérite inférieur placé au-dessus

du sien, imputera naturellement cette préférence à la partialité ou au caprice; et il faut en convenir, on peut difficilement espérer qu'un homme, bien que magnanime par caractère, ou dont les sentimens sont élevés par sa condition, soit capable de demeurer sans cesse dans la voie fixe et inéxorable de la justice : tantôt il excusera ses penchans dans les autres, tantôt ceux de ses créatures; quelquefois il favorisera des hommes qui ne pourront jamais lui être utiles, il découvrira dans ceux qu'il aime des qualités que véritablement ils ne possèdent pas, et il s'efforcera à son tour de procurer des plaisirs à ceux dont il en a reçu. Ainsi on verra prévaloir des recommandations achetées à prix d'argent, ou par

les plus viles intrigues de la flatterie et de la servitude.

« Celui qui est chargé de beaucoup d'affaires en traitera nécessairement quelques-unes sans avoir pris toutes les mesures convenables et verra retomber sur lui les conséquences du non succès ; et s'il était possible qu'un homme agît toujours sans se tromper, cependant, comme les juges de sa conduite sont nombreux, les méchans la censureraient par malveillance et les bons par erreur.

« Les plus hautes conditions de la société ne peuvent donc être les demeures de la félicité, que je crois fermement s'être exilée des trônes et des palais, pour résider dans l'humble solitude et la tranquille obscurité. Car

qui peut troubler la satisfaction ou tromper l'attente de celui dont l'habileté est égale à son emploi, qui voit de ses propres yeux toute l'étendue de son influence, qui choisit, au moyen de ses propres connaissances, tous ceux à quiil se confie et qu'aucune personne n'est tentée de tromper par espérance ou par crainte? certes il n'a rien à faire, si ce n'est d'aimer et d'être aimé, d'être vertueux et d'être heureux.»

« Jamais, reprit Nekayah, ce monde ne nous offrira l'occasion de décider si une bonté parfaite pourrait procurer le parfait bonheur. Mais du moins une chose que nous pouvons décider, c'est que nous ne trouvons pas toujours la réalité du bonheur en rapport avec l'apparence de la vertu. Tous

les maux naturels et presque tous les maux politiques sont des accidens communs aux méchans et aux bons : ils sont confondus dans la misère d'une famine et ne peuvent être distingués dans la fureur des factions : dans les tempêtes, ils s'abyment ensemble, et esclaves, marchent ensemble à la suite des conquérans. Le repos de la conscience et l'espoir d'un meilleur état, voilà tout ce que peut procurer la vertu; elle nous rend capables de supporter les calamités avec patience ; mais souvenez-vous que la patience suppose nécessairement la peine. »

CHAPITRE XXVIII.

Rasselas et Nekayah continuent leur conversation.

Chère princesse, dit Rasselas, vous tombez dans les communes erreurs d'une déclamation exagérée, en produisant sans une recherche sur la vie privée, des exemples de calamités publiques et ces scènes d'une misère générale que l'on voit plus souvent dans les livres que dans le monde, et qui sont d'autant plus rares qu'elles sont plus épouvantables. Ne nous créons pas des maux qui ne peuvent nous atteindre, et ne troublons pas notre existence

par la peinture de malheurs imaginaires. Je ne puis supporter cette éloquence fougueuse qui menace chaque ville d'un siége aussi meurtrier que celui de Jérusalem, ou qui voit la famine dans un essaim de sauterelles, et la peste dans tous les oiseaux qui viennent de l'orient.

« Toute discussion serait vaine sur ces secousses inévitables qui détruisent les empires; lorsqu'elles arrivent, il faut les supporter. Mais il est évident que ces calamités générales sont plus redoutables que fréquentes; un nombre infini d'individus prospèrent dans leur jeunesse et succombent sous le poids des années, sans avoir connu d'autres maux que les peines domestiques, et ils ont joui des mêmes plai-

sirs et souffert les mêmes vexations, soit que leurs souverains aient été humains ou cruels, soit que les armées de leurs nations aient vaincu leurs ennemis ou aient été vaincues par eux. Pendant que les cours sont troublées par des brigues intestines et que des ambassadeurs négocient dans des contrées étrangères, le forgeron fait retentir son enclume et le laboureur sillonne son champ; on recherche et l'on se procure toutes les nécessités de la vie, et les saisons suivent leur marche accoutumée.

« Cessons de nous occuper de malheurs qui peut-être n'arriveront jamais et qui, s'ils arrivaient, tromperaient tous les vains calculs de l'homme. Ne cherchons ni à modifier les mouve-

mens des élémens ni à fixer la destinée des royaumes; nos soins doivent se borner à examiner ce que des êtres comme nous peuvent exécuter, chacun travaillant pour son propre bonheur et provoquant celui des autres autant que peut le permettre l'étroite limite de la sphère où il est placé.

« Sans doute le mariage est une loi de la nature: l'homme et la femme sont évidemment crées l'un pour l'autre; et c'est ce qui me fait penser que le mariage ne peut être qu'une source de félicité. »

« J'ignore, reprit la princesse, si le mariage est un des maux innombrables qui assiégent l'humanité. Lorsque j'envisage et que je récapitule les causes diverses de l'infélicité conjugale, les

motifs imprévus des inimitiés toujours renaissantes, la variété des caractères, les oppositions d'opinions, le choc violent de désirs contraires qui se combattent ; ces disputes obstinées d'une vertu sévère, qui ne sont supportées que par la conscience d'une bonne intention, je suis tentée de penser avec les législateurs les plus renommés de plusieurs nations, que le mariage est plutôt permis qu'ordonné, et qu'aucun être, si ce n'est par l'effet d'une passion, ne s'enchaînerait volontairement par des liens indissolubles. »

« Vous paraissez oublier, répliqua Rasselas, qu'il y a un instant, vous avez représenté le célibat comme moins heureux que le mariage. Deux conditions peuvent être mauvaises, sans

doute, mais elles ne peuvent à la fois être pires. Il résulte de là que de fausses opinions lorsqu'elles sont admises, se détruisent d'elles-mêmes et laissent l'esprit ouvert à la vérité. »

« Il ne faut point, reprit la princesse, imputer à la fausseté ce qui est la conséquence seule de la fragilité. Il est aussi difficile pour l'esprit que pour les yeux de comparer avec exactitude des objets immenses dans leur étendue et variés dans leurs détails. Dès que nous commmençons à voir ou à concevoir l'ensemble d'une chose, nous pouvons en noter les différences et décider entre elles; mais lorsque je veux choisir entre deux systèmes également au-dessus de l'entendement humain, par leur grandeur ou leur

extrême complication, est-il étonnant que jugeant du tout par ses parties, je sois alternativement affectée par l'une et par l'autre selon qu'elles agissent sur ma mémoire ou sur mon imagination. Nous différons de nous-mêmes de la juste quantité dont nous différons les uns des autres, lorsque nous n'examinons qu'une partie de la question, comme dans les rapports multipliés de la morale et de la politique; mais lorsque d'un seul coup d'œil nous embrassons l'ensemble, tout s'accorde dans notre esprit, comme un calcul numérique, et personne ne varie d'opinion. »

« N'ajoutons pas aux autres maux de la vie, répondit le prince à sa sœur, l'amertume des controverses, et ne

nous efforçons pas de rivaliser par les subtilités de l'argumentation. Nous sommes occupés d'une recherche dont le succès doit nous réjouir comme l'inutilité nous affliger, et la prudence nous dit de nous aider mutuellement. Les peines inséparables du mariage vous ont entraînée à prononcer avec trop de précipitation contre son institution ; les misères de la vie prouvent-elles que la vie n'est pas un présent du ciel? Il faut d'ailleurs que le monde soit peuplé par le mariage ou peuplé sans lui. »

« Ce n'est ni mon affaire ni la vôtre, repliqua Nekayah, de savoir comment le monde doit être peuplé. Je ne crains pas que la génération actuelle oublie de laisser des successeurs ; nous ne

sommes point intéressés à faire des recherches pour le monde, mais pour nous. »



CHAPITRE XXIX.

Suite de la discussion sur le Mariage.

Le bien du tout, dit Rasselas, ne fait qu'un avec celui de ses parties. Si le mariage est avantageux au monde, il doit l'être également aux individus, ou un devoir permanent et nécessaire doit être la cause du mal, et il faut qu'un certain nombre de personnes soient inévitablement sacrifiées au bonheur des autres. Dans l'examen que vous avez fait des deux états, vous avez envisagé les inconvéniens du célibat comme nécessaires et inévi-ables en grande partie, et ceux du

mariage comme accidentels et évitables. Je ne puis m'empécher d'approuver celui que sa prudence ou sa bienveillance porte à vanter les avantages du lien conjugal. La folie du genre humain est la cause de ses plaintes. Peut-on en effet attendre autre chose que le désapointement et le repentir d'un choix fait dans la force de la jeunesse, dans l'ardeur du désir, sans jugement, sans prévoyance, sans rechercher la conformité des caractères, la similitude des manières, la rectitude de l'esprit, ou la pureté des sentimens ?

« Tel est l'enchaînement ordinaire du mariage. Un jeune homme et une jeune fille, réunis par le hasard, ou attirés l'un vers l'autre par artifice,

échangent des œillades, se font des civilités réciproques, rentrent à leur logis, et rêvent l'un à l'autre. Ayant peu de chose pour occuper leur attention ou varier leurs pensées, ils éprouvent un mal-aise lorsqu'ils sont séparés, et par cela même ils concluent qu'ils seraient heureux ensemble. Ils se marient et découvrent que rien qu'un aveuglement volontaire les a unis; ils passent le reste de leur vie en altercations, et accusent la nature de cruauté.

« De ces mariages prématurés naît également la rivalité des parens et des enfans : le fils est pressé d'entrer dans le monde avant que son père veuille en sortir, et deux générations y trouvent à peine assez de place.

La fille commence à vouloir plaire avant que sa mère consente à cesser d'être belle; et aucune d'elles ne peut s'abstenir de désirer l'absence de l'autre.

« Sans doute tous ces inconvéniens peuvent être évités par cette même délibération que la prudence prescrit dans un choix irrévocable. Dans la variété et la jouissance des plaisirs de la jeunesse, on peut aisément supporter la vie sans le secours d'une compagne. Un long espace de temps accroîtra l'expérience, des vues plus étendues offriront plus d'opportunité aux recherches et au choix : un avantage au moins sera certain; c'est que les parens seront visiblement plus âgés que leurs enfans.»

« Ce que la raison peut enseigner, dit Nekayah, et ce que l'expérience n'a point encore appris, ne nous parvient que par le rapport des autres. J'ai ouï dire que les mariages faits dans la maturité de l'âge ne sont pas très-heureux. Cette question est trop importante pour être négligée, et je l'ai souvent proposée à des personnes qui par l'exactitude de leurs observations ou la profondeur de leur jugement méritaient la plus grande confiance. Leur avis a été généralement qu'il est dangereux pour l'homme et la femme d'unir leurs destinées, à une époque où il n'est plus possible de réformer ses opinions ou ses habitudes, quand des liaisons ont été contractées des deux côtés, quand la

vie a été assujettie à des régles et que l'esprit a joui long-temps de la contemplation de ses propres projets.

« A peine est-il possible que deux individus, voyageant à travers le monde sous la conduite du hasard, puissent être dirigés dans la même route; et il n'arrivera presque jamais que l'un des deux quitte celle que l'habitude lui aura rendue agréable. Lorsque la trompeuse légèreté de la jeunesse est assujettie à quelques règles, elle est bientôt remplacée par l'orgueil honteux de céder, ou par l'obstination qui se plaît dans la dispute. Et bien qu'une estime mutuelle produise un égal désir de plaire, le temps lui-même qui modifie inévitablement les formes extérieures, détermine aussi

la direction des passions et donne aux mœurs une inflexible rigidité. Les anciennes habitudes ne sont pas faciles à réformer : celui qui s'efforce de changer le cours de sa vie, travaille souvent en vain ; et comment pourrions-nous faire pour les autres, ce que nous sommes rarement capables de faire pour nous-mêmes? »

« Mais, sûrement dit le prince en interrompant Nekayah, vous supposez que l'on oublie ou que l'on néglige le principal motif du choix. Si jamais je cherche une épouse, ma première question sera de savoir si elle a une ferme volonté de se conduire d'après les lois de la raison. »

« Voilà justement, poursuivit Nekayah, où les philosophes se trom-

pent. Il existe une foule de contestations domestiques que la raison ne peut jamais décider, qui échappent aux recherches et rendent la logique ridicule; des cas où l'on doit agir et ne point parler. Considérez la position du genre humain et remarquez combien peu d'hommes peuvent être supposés agir, soit dans de petites ou de grandes occasions avec toutes les raisons d'action présentes à leur esprit. Celui-là serait le plus malheureux des êtres qui serait condamné à régler par la raison tous les minutieux détails d'une journée domestique.

« Ceux qui se marieront dans un âge avancé, échapperont probablement aux usurpations de leurs enfans; mais en compensation de cet avantage,

ils vivront abandonnés d'eux, sans secours et à la merci de soins étrangers; ou si cela n'arrive pas, ils quitteront le monde avant d'avoir vu ceux sur lesquels se seraient réunies leurs plus chères affections.

« D'un autre côté, s'ils ont moins à craindre de leurs enfans, ils ont aussi moins à en espérer; et ils perdent, sans aucun équivalent, les plaisirs de l'amour de l'enfance ainsi que l'agrément de ses manières faciles et de cet esprit susceptible de recevoir de nouvelles impressions, qui auraient affaibli leurs dissimilitudes par une longue fréquentation, comme les corps doux, par un frottement constant, unissent la surface de ceux qui ne le sont pas.

« Je crois que l'on reconnaîtra que

ceux qui se marient tard seront plus satisfaits de leurs enfans, et que ceux qui se marient de bonne-heure seront plus satisfaits de leurs compagnes. »

« La réunion de ces deux affections, dit Rasselas, produirait tout le bien que l'on doit désirer. Peut-être y a-t-il une époque où le mariage les peut offrir, une époque qui n'est ni trop hâtive pour le père, ni trop tardive pour l'époux. »

« Chaque instant, répondit la princesse, confirme mon préjugé en faveur de la maxime si souvent préconisée par Imlac, que la nature répand ses biens également des deux mains. Ces conditions, qui flattent l'espérance et excitent le désir, sont établies de manière que plus nous approchons de

l'une, plus nous nous éloignons de l'autre. Il y a des biens si opposés, que nous ne pouvons les posséder à la fois: mais par un excès de prudence, nous pouvons passer entre eux à une trop grande distance pour en atteindre aucun. Tel est souvent le résultat d'un long examen : c'est que celui-là n'exécute rien qui veut faire plus que ce qui est accordé à l'humanité. Ne vous flattez pas par les contrastes du plaisir ; choisissez parmi les biens mis à votre disposition et soyez satisfait. Nul homme ne peut goûter des fruits de l'automne quand ses sens sont charmés par les fleurs du printemps : personne ne peut en même-temps emplir sa coupe à la source et à l'embouchure du Nil. »

CHAPITRE XXX.

L'arrivée d'Imlac change la conversation.

En ce moment le poète entra et les interrompit. « Imlac, lui dit Rasselas, j'ai appris de la princesse l'affligeante histoire de la vie privée, et je suis plus découragé encore que dans mes premières recherches. »

« Il me semble, lui répondit le philosophe, que pendant que vous balancez à choisir le genre de vie que vous devez préférer vous négligez de vivre. Vous errez au milieu d'une ville qui, spacieuse et riche de variété, ne

peut vous offrir presque rien de nouveau, et vous oubliez que vous êtes chez une nation que sa sagesse et sa puissance ont rendue fameuse parmi les plus anciennes monarchies ; une nation d'où sortirent les sciences qui éclairent le monde et au-delà de laquelle on ne trouve aucune trace des arts de la société ou de la vie domestique.

« Les anciens Égyptiens ont laissé après eux des monumens d'industrie et de puissance devant lesquels s'abaisse l'orgueilleuse magnificence européenne. Les ruines de leur architecture servent de modèles aux constructions modernes, et les merveilles que le temps a épargnées nous donnent une idée, quoiqu'imparfaite, de celles qu'il a détruites. »

« Ma curiosité, reprit Rasselas, ne me porte pas beaucoup à examiner des masses de pierre ou des amas de terre ; c'est sur les hommes que se fixe toute mon attention. Je viens ici, non pour mesurer les débris des temples ou retracer les routes souterraines des aqueducs, mais pour observer les scènes diverses du monde. »

« Les objets qui s'offrent maintenant à nos yeux, dit la princesse, réclament notre attention et la méritent. Qu'ai-je besoin, en effet, de connaître les héros et les monumens des temps anciens? de ces temps qui n'auront jamais de retour; de ces héros dont les mœurs différaient entièrement des mœurs actuelles du genre humain? »

« Pour bien juger des choses, ré-

partit le poète, il en faut connaître les effets; pour connaître les hommes, il faut voir leurs ouvrages, étudier ce qui fut parmi eux le fruit du raisonnement ou de la passion, et trouver quels ont été les vrais motifs de leurs actions. Pour prononcer sur le présent avec vérité, il faut lui opposer le passé; car tout jugement est comparatif, et l'on ne peut rien savoir de l'avenir. Les hommes, en général, ne s'attachent pas au présent; les souvenirs et l'anticipation remplissent presque tous leurs momens. Nos passions sont le plaisir et la peine, la haine et l'amour, l'espérance et la crainte : le passé est l'objet du plaisir et de la peine; l'avenir celui de l'espérance et de la crainte; l'amour et la haine seuls respectent le passé,

parce qu'en eux la cause a précédé l'effet.

« L'état actuel des choses est la conséquence d'un état plus ancien : il est donc naturel de rechercher les sources du bien dont nous jouissons, ou des maux auxquels nous sommes soumis. Si nous agissons seulement pour nous mêmes, il n'est pas prudent de négliger l'étude de l'histoire ; si nous sommes chargés d'agir pour les autres, il est injuste de la négliger. L'ignorance est criminelle lorsqu'elle est volontaire ; et celui-là mérite d'être accablé de maux, qui a refusé d'apprendre les moyens de les prévenir ou de les éviter.

« Aucune partie de l'histoire n'est d'un usage aussi général que celle qui enseigne les progrès de l'esprit hu-

main, le perfectionnement graduel de la raison, l'avancement successif des sciences, les vicissitudes du savoir et de l'ignorance, qui sont la lumière et les ténèbres des êtres pensans ; la décadence et la renaissance des arts, et les révolutions du monde intellectuel. Si les récits des combats et des conquêtes forment l'étude principale des princes, ils ne doivent pas pour cela négliger les arts utiles et agréables : ceux qui ont des royaumes à gouverner ont aussi des entendemens à cultiver.

« L'exemple a toujours sur l'homme plus d'empire que le précepte : un soldat se forme dans la guerre ; mais c'est par l'imitation des grands modèles de son art qu'un peintre devient habile. Ici la vie contemplative mérite l'avan-

tage : on voit rarement de grandes actions, mais les travaux des arts sont toujours à la portée de ceux qui désirent en connaître les prodiges.

« Lorsque l'œil ou l'imagination demeure étonnée à l'aspect de quelqu'ouvrage extraordinaire, le premier mouvement d'un esprit actif est de rechercher par quels moyens cet ouvrage a été exécuté; c'est ici que commmence le véritable emploi de la contemplation : nous étendons notre intelligence par des idées nouvelles; tantôt nous découvrons quelqu'art jusque-là perdu pour le genre humain, tantôt nous apprenons des choses presqu'ignorées dans nos contrées : une autre fois nous comparons aux temps primitifs ceux où nous vivons, et nous jouissons du

perfectionnement que nous avons acquis; ou, ce qui est un premier pas vers le bien, nous découvrons nos défauts »

« Je veux voir, interrompit le prince, tout ce qui peut mériter mes observations. Et moi, ajouta la princesse, je serai heureuse d'apprendre quelque chose des coutumes de l'antiquité. »

« Les plus fameux monumens de la grandeur Egyptienne, reprit Imlac, et l'un des plus prodigieux ouvrages de l'industrie humaine, sont les pyramides; édifices élevés avant les temps historiques, et sur lesquels les narrations les plus anciennes ne nous fournissent que d'incertaines traditions. La plus considérable de ces

pyramides existe encore aujourd'hui, sans presque avoir ressenti les injures du temps.

Allons demain les visiter, dit Nekayah. J'ai souvent entendu parler de ces monumens, et je n'aurai point de repos que je ne les aie vus de mes propres yeux. »



CHAPITRE XXXI.

Visite aux Pyramides.

Leur résolution étant prise irrévocablement, ils partirent le lendemain. Comme ils avaient l'intention de demeurer aux pyramides jusqu'à ce qu'ils eussent pleinement satisfait leur curiosité, ils emportèrent des tentes qu'ils placèrent sur leurs chameaux. Leur voyage fut très-agréable. Dirigeant leurs pas vers tous les objets qui leur semblaient dignes d'observation, ils s'arrêtaient de temps en temps pour interroger les habitans, et étudier les aspects divers des villes en ruines et

des cités florissantes, d'une nature sauvage et d'une nature cultivée.

Arrivés près de la grande pyramide, sa hauteur et l'étendue de sa base les étonnèrent. Imlac leur expliqua les principes d'après lesquels on avait préféré la forme pyramidale pour un monument dont la durée devait égaler celle du monde : il leur démontra comment sa diminution graduelle lui donnait une stabilité capable de soutenir les attaques réitérées des élémens, et comment elle serait à peine renversée par un tremblement de terre, celui des efforts de la nature auquel il est le plus impossible de résister. Une secousse qui parviendrait à endommager cette pyramide, menacerait le continent d'une dislocation.

Nos voyageurs mesurèrent les diverses parties extérieures de la pyramide et établirent leurs tentes à son pied. Le lendemain ils se préparèrent à en visiter l'intérieur, et ayant loué les guides nécessaires, ils entrèrent dans le premier passage. Lorsque la favorite de la princesse en aperçut l'ouverture elle recula d'effroi. « Pekuah, lui dit la princesse, de quoi vous effrayez-vous ? De l'obscurité de cette effroyable solitude, répondit-elle. Certes je n'entrerai pas dans un lieu qui est sans doute habité par des âmes malheureuses. Les premiers maîtres de ces lugubres souterrains nous poursuivront, et peut-être nous y enfermeront pour toujours. » En disant ces mots, elle se jeta au cou de sa

maîtresse et la serra dans ses bras.

« Si vous ne craignez que les apparitions, lui dit Rasselas, je puis vous assurer que vos craintes sont sans fondement : il n'y a plus rien à redouter des morts ; tout ce qui cesse d'être une fois ne renaît plus. »

« Quant à moi, dit Imlac, je n'entreprendrais pas de soutenir contre le témoignage unanime de tous les siècles et de toutes les nations, que les morts ne reviennent pas. Il n'existe pas de peuple, soit barbare, soit civilisé, dont les annales ne rapportent et n'affirment des apparitions, et où l'on n'y croie. Cette opinion, qui règne peut-être dans l'univers entier, n'a pu devenir universelle sans être fondée : ceux qui ne l'ont point reçue d'autres

peuples n'auraient point admis des faits que l'expérience seule peut rendre croyables. Ce qui n'est mis en doute que par un petit nombre d'incrédules, ne saurait échapper à l'évidence générale ; et beaucoup de gens même nient par leurs discours ce qu'ils confirment par leurs craintes.

« Cependant mon intention n'est pas d'ajouter de nouvelles terreurs à celles que Pekuah a déjà éprouvées. Il n'y a pas de raison pour que des spectres habitent la pyramide plutôt que d'autres lieux, ou pour qu'ils aient le pouvoir ou la volonté de tourmenter la candeur et l'innocence. Notre visite n'est point une violation de leurs priviléges : n'ayant rien à obtenir d'eux, comment pourrions-nous les offenser ? »

« Ma chère Pekuah, dit Nekayah, je marcherai toujours devant vous, et Imlac vous suivra. Rappelez-vous que vous êtes la compagne de la princesse d'Abyssinie. »

« Si la princesse peut voir avec plaisir mourir sa suivante, répliqua Pekuah, qu'elle ordonne un genre de supplice moins cruel que celui d'être enseveli dans cette horrible caverne. Vous savez que je n'ose vous désobéir, j'irai si vous me l'ordonnez; mais si j'y entre une fois je n'en reviendrai jamais. »

La princesse vit bien que les craintes de sa favorite étaient trop fortes pour céder aux conseils ou aux reproches; elle l'embrassa, et lui permit de rester dans sa tente jusqu'au moment

de son retour. Pekuah n'était point encore satisfaite, et elle engagea la princesse à renoncer à un projet aussi dangereux que celui d'entrer dans la pyramide. — « Quoique je ne puisse donner des leçons de courage, répondit Nekayah, je ne dois pas en recevoir de crainte, et abandonner une entreprise dont l'exécution m'a seule amenée. »



CHAPITRE XXXII.

Intérieur de la Pyramide.

Pekuah revint sous la tente, et les autres voyageurs entrèrent dans la pyramide. Après avoir parcouru les galeries, examiné les voûtes en marbre qui les couronnaient et visité le cercueil dans le quel on présume que se trouve le corps du fondateur de cette pyramide, ils s'assirent dans une des chambres les plus spacieuses, afin de se reposer quelques instans avant d'entreprendre leur retour.

« Nous voyons en ce moment, dit Imlac, le plus grand des ouvrages de

l'homme, si l'on en excepte la muraille de la Chine. »

Puis il ajouta : « Il est facile de concevoir dans quel but cette muraille à été élevée. Elle garantissait une nation riche et timide des incursions des barbares qui trouvaient plus aisé de satisfaire leurs besoins par les rapines que par l'industrie, et qui, à de certaines périodes, s'élançaient sur les habitans paisibles comme des vautours sur des oiseaux domestiques. Leur célérité et leur férocité rendirent cette muraille nécessaire, et leur ignorance la rendit efficace.

Il n'en est pas de même de la pyramide ; je ne sache pas qu'on ait donné une seule raison qui puisse justifier la dépense et le travail que cet immense

ouvrage ont dû entraîner. L'exiguité des chambres prouve qu'elles n'auraient pu servir de retraite contre des ennemis, et des trésors auraient pu être cachés avec autant de sûreté et beaucoup moins de frais. Ce monument semble seulement avoir été érigé pour satisfaire ces ardens désirs de l'imagination qui tourmentent sans cesse l'existence et ne peuvent être apaisés que par quelqu'entreprise. Ceux qui ont déjà réuni tout ce dont ils peuvent jouir, agrandissent leurs désirs. Celui qui a bâti pour son utilité, bâtira ensuite par vanité, et étendra son plan jusqu'aux dernières limites de l'intelligence humaine, pour n'être pas bientôt réduit à former d'autres vœux.

Je considère cet immense ouvrage

comme un monument de l'insuffisance des plaisirs de l'homme. Un roi dont la puissance n'a point de bornes et dont les trésors surpassent tous les besoins réels et imaginaires, est contraint de consoler par l'érection d'une pyramide l'ennui du pouvoir et la satiété des plaisirs, et d'adoucir l'amertume d'une vie défaillante par l'aspect de milliers d'hommes travaillant sans relâche à poser sans dessein une pierre sur une autre. Qui que tu sois, qui, mécontent de ton humble fortune, t'imagines que le bonheur est dans la magnificence des cours et que le pouvoir et les richesses peuvent remplir le désir des nouveautés d'une continuelle satisfaction, jette les yeux sur ces pyramides et avoue ta folie !

CHAPITRE XXXIII.

Malheur imprévu arrivé à la Princesse.

Ils se levèrent alors et s'en retournèrent à travers les galeries souterraines par où ils étaient venus. Chemin faisant la princesse préparait pour sa favorite un long récit des sombres labyrinthes et des riches appartemens qu'elle avait parcourus, ainsi que des impressions diverses que la variété des lieux lui avait fait éprouver. Mais lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où leur suite les attendait, ils trouvèrent tous leurs gens silencieux et plongés dans l'abattement. La contenance des

hommes exprimait la honte et la crainte, et les femmes, retirées dans leurs tentes, se livraient à la douleur.

Ils ne cherchèrent pas à conjecturer ce qui était arrivé, mais ils prirent sur-le-champ des informations : « Vous étiez à peine entrés dans la pyramide, leur dit un des serviteurs, qu'une troupe d'Arabes se précipita sur nous : nous étions en trop petit nombre pour chercher à leur résister, et trop épouvantés pour trouver notre salut dans la fuite; ils allaient visiter nos tentes et nous placer sur nos chameaux, afin de nous emmener avec eux, quand l'approche de quelques cavaliers turcs les contraignit à fuir. Cependant ils se saisirent de lady Pekuah et de ses deux femmes, et les entraînèrent avec eux.

Les Turcs à nos prières se sont mis à leur poursuite; mais, hélas! je crains bien qu'ils ne puissent parvenir à les atteindre. »

La surprise et la douleur accablèrent la princesse. Dans le premier mouvement de son ressentiment, Rasselas ordonna à ses serviteurs de le suivre, et le cimeterre à la main, il se préparait lui-même à poursuivre les ravisseurs. « Prince, lui dit Imlac, que pouvez-vous attendre de votre courroux et de votre valeur? Les Arabes montent des chevaux exercés aux combats et à la course, tandis que vous n'avez que des bêtes de somme. En quittant ces lieux nous pouvons perdre la princesse, et nous n'avons aucune certitude de délivrer Pekuah. »

Peu de temps après, les Turcs revinrent sans avoir pu atteindre l'ennemi. La princesse retomba de nouveau dans une profonde tristesse, et Rasselas put à peine s'abstenir de reprocher aux Turcs leur manque de courage : mais l'opinion d'Imlac fut que la retraite des Arabes n'était point un surcroit à leur malheur, car, peut être, ils eussent massacré leurs captives plutôt que de consentir à les rendre.



CHAPITRE XXXIV.

Ils reviennent au Caire sans Pekuah.

Rien n'engageait plus nos voyageurs à prolonger leur séjour aux Pyramides. Ils retournèrent au Caire avec un vif regret de leur curiosité, censurant l'insouciance du gouvernement, blâmant leur propre imprudence qui leur avait fait négliger de se procurer des gardes, et récapitulant les diverses précautions qui auraient pu prévenir la perte de Pekuah; en un mot, décidés à faire toutes choses pour la découvrir, bien que personne ne pût trouver un expédient sûr pour y parvenir.

Nekayah se retira dans son appartement. Ses femmes essayèrent de la consoler en lui représentant qu'il n'est point de félicité sans mélange, et que Pekuah ayant joui d'une longue suite d'heureux jours, elle devait raisonnablement s'attendre à un changement de de fortune. Elles espéraient d'ailleurs qu'elle serait heureuse en quelque endroit qu'elle se trouvât, et que leur maîtresse rencontrerait sans doute une autre amie qui lui tiendrait lieu de sa favorite. La princesse ne leur fit point de réponse, et elles continuèrent les mêmes doléances, sans néanmoins que la perte de la favorite leur causât au fond du cœur une bien grande peine.

Le lendemain, Rasselas présenta au pacha un mémoire contenant le récit

de la perte qu'il venait de faire et des circonstances qui l'avaient accompagnée, et il finissait par lui en demander justice. Le pacha promit de punir les ravissseurs, et ne fit aucune démarche pour les découvrir. A la vérité aucun indice ne lui fut donnné qui pût diriger ses poursuites.

Bientôt l'on put se convaincre que l'autorité n'agirait point. Les gouverneurs, accoutumés à voir commettre plus d'injustices qu'ils ne peuvent en réparer et plus de crimes qu'ils ne peuvent en punir, demeurent en repos par une négligence extrême, et oublient les réclamations aussitôt qu'ils ont perdu de vue les réclamans.

Imlac alors fit des efforts pour se procurer quelques renseignemens par

des agens particuliers. Il en trouva plusieurs qui prétendaient avoir une connaissance parfaite des retraites des Arabes et même entretenir des relations avec les chefs de ces nomades, et qui se proposaient pour entreprendre la recherche de Pekuah, et se vantaient de la retrouver promptement. On donna à quelques-uns de l'argent pour leur voyage, et ils ne revinrent jamais. D'autres furent libéralement récompensés pour de simples renseignemens, que peu de jours après l'on reconnut être faux. Mais la princesse ne voulait permettre qu'aucun moyen, bien qu'invraisemblable, demeurât sans essai. Pendant tout le temps que durait l'exécution d'un de ces expédiens, la princesse conservait son espoir dans

toute sa vivacité. Si l'un ne réussissait pas, vite un autre était suggéré, et lorsqu'un courrier revenait sans succès, un second était de suite expédié pour un autre pays.

Deux mois s'étaient écoulés sans que l'on eût de nouvelles de Pekuah. Ses espérances qui, jusque là avaient été alimentées l'une par l'autre, périrent de langueur, et lorsque la princesse se fut convaincue que tout essai deviendrait désormais inutile, elle s'abandonna à la plus sombre tristesse. A chaque instant elle se reprochait sa facile complaisance qui lui avait fait permettre à sa favorite de ne pas la suivre dans la pyramyde. « Si ma tendresse, disait-elle, n'avait point affaibli mon autorité, Pekuah n'eût pas osé

se livrer à ses terreurs. La crainte de me déplaire l'eût emporté sur la crainte des spectres. Un regard sévère aurait surmonté sa frayeur, un ordre absolu l'eût forcée à l'obéissance. Pourquoi ma folle indulgence a-t-elle eu tant d'empire sur moi? Pourquoi n'ai-je pas réprimé les plaintes de Pekuah, ou plutôt, pourquoi n'ai-je pas refusé de l'entendre?»

«Grande princesse, dit Imlac, ne vous reprochez point votre vertu, et ne regardez pas comme digne de blâme la cause accidentelle de ce malheur. Votre sollicitude pour la timide Pekuah est la preuve d'une généreuse bonté. Lorsque nous agissons dans le sens de notre devoir, celui-là seul dont les lois gouvernent nos actions

peut répondre des résultats, et certes il ne voudrait pas souffrir que personne fût puni pour son obéissance. Lorsque dans la vue de quelque bien, soit moral, soit physique, nous outrepassons les règles qui nous sont prescrites, nous nous éloignons des voies d'une sagesse supérieure et nous prenons sur nous-mêmes toutes les conséquences de nos actions.

L'homme ne peut assez approfondir la connexion des causes et des effets pour ne pas courir le risque de faire mal dans l'intention de bien faire. Si nous poursuivons l'exécution de nos desseins par des moyens légitimes, nous pouvons toujours nous consoler de la non réussite, par l'espoir d'une récompense à venir. Au contraire, si

nous ne consultons que notre propre politique en cherchant un chemin plus court pour arriver au bien, et que nous renversions les limites posées à la justice et à l'injustice, nous ne pouvons être heureux, même par le succès, parce que nous ne pouvons échapper au sentiment de notre faute; mais si nous sommes déçus, notre désapointement est sans remède et plein d'amertume. Combien est-il cuisant le chagrin de celui qui ressent à la fois les remords du crime et le châtiment que le crime entraîne après lui?

« Considérez, princesse, quelle aurait été votre position si Pekuah vous eût proposé de vous accompagner, et que, l'ayant obligée de demeurer sous les tentes, elle eût été enlevée; ou comment,

si vous l'aviez forcée d'entrer dans la pyramide, vous supporteriez la pensée de l'avoir vue mourir à vos yeux dans les angoisses de la terreur. »

« Je ne conçois pas, dit Nekayah, si l'un ou l'autre malheur me fût arrivé, par quels moyens j'aurais pu exister jusqu'à ce jour; j'aurais été torturée par le souvenir d'une telle cruauté, et j''aurais langui en horreur à moi-même. »

« L'adoucissement que vous éprouvez, reprit Imlac, en comparant ces deux situations, est la première récompense d'une conduite vertueuse et dont aucun motif, sans prévention, ne peut vous obliger à vous repentir. »

CHAPITRE XXXV.

Langueur de la Princesse, causée par la perte de Pekuah.

Nekayah, un peu réconciliée avec elle-même, trouva que toute infortune est supportable lorsqu'elle n'est pas accompagnée du sentiment de l'injustice. Dès ce moment, délivrée de la violence de son chagrin, elle tomba dans une rêverie silencieuse qui la rendait presque immobile. Assise du matin au soir elle se remémorait tout ce qu'avait dit ou fait sa bien aimée Pekuah, rassemblait avec soin toutes les bagatelles auxquelles cette favorite avait attaché un instant quelque

prix ; ou qui pouvaient lui rappeler quelque léger incident ou quelque aimable entretien auquel elle avait eu part. Les sentimens d'une personne qu'elle ne croyait revoir jamais, étaient classés dans sa mémoire comme des règles de la vie, et toutes ses idées avaient pour objet de conjecturer quelle eût été sur chaque chose l'opinion et le conseil de Pekuah.

Les femmes qui entouraient la princesse ne connaissant pas sa véritable condition, elle ne pouvait leur parler qu'avec prudence et réserve. N'ayant aucun besoin de rassembler de nouvelles connaissances dont elle ne pourrait faire usage, elle commença par oublier sa curiosité. Rasselas tâcha d'abord de la consoler, puis il cher-

cha à la divertir: il loua des musiciens ; elle semblait les écouter, mais ne les entendait pas : il lui procura des maîtres pour l'instruire dans divers arts, et les leçons que ces maîtres avaient données dans une visite étaient à recommencer dans les visites suivantes, et toujours sans succès. Le goût des plaisirs l'avait abandonnée ainsi que son amour pour tout ce qui était excellent, et son esprit bien qu'entraîné de temps en temps à quelques distractions, se reportait toujours vers l'image de son amie.

Chaque matin de nouvelles recherches étaient recommandées à Imlac avec plus d'instance, et chaque soir il fallait qu'il en fît connaître le succès. Incapable de faire à la princesse la ré-

ponse qu'elle désirait, il était chaque jour moins disposé à paraître en sa présence. Elle s'aperçut de son éloignement et lui ordonna de venir. — « Je ne pense pas, lui dit-elle, que vous preniez mon impatience pour du mécontentement, ni que vous croyiez que je vous accuse de négligence, parce que votre peu de succès me fait languir. Votre absence ne doit point m'étonner : je sais que le malheur a toujours un aspect repoussant, et que tous les hommes fuient naturellement la contagion de l'infortune. C'est une fatigue pour l'être que le sort persécute comme pour celui qu'il favorise, d'écouter les plaintes de ceux qui souffrent ; car quel est celui qui voudrait dissiper par la connaissance de la

peine les rayons passagers de gaîté que la vie nous accorde ? ou quel homme enseveli sous ses propres maux, voudrait y ajouter les misères des autres ?»

« Le temps approche où les soupirs de Nekayah n'importuneront plus ses amis ni ses serviteurs ; les recherches que je faisais pour trouver le bonheur sont maintenant terminées. J'ai pris la résolution de me retirer du monde, de me soustraire à ses attraits, à ses erreurs, et de vivre dans la retraite sans autre soin que celui de réfléchir et d'employer tous mes instans dans une suite continuelle d'innocentes occupations ; jusqu'à ce qu'enfin, avec un esprit dégagé de tout désir terrestre, je puisse entrer dans l'état auquel tous les mortels sont

appelés et où j'espère encore jouir de l'amitié de Pekuah. »

« Ne tourmentez pas votre esprit, dit Imlac à la princesse, par une détermination irrévocable, et n'augmentez pas le fardeau de la vie par un surcroît de misère volontaire; alors même que vous auriez oublié la perte de Pekuah, vous sentiriez s'accroitre l'ennui de la solitude ; à la vérité, vous avez été privée d'une jouissance, mais ce n'est point une raison suffisante pour renoncer à toutes les autres. »

« Puisque Pekuah m'a été ravie, repliqua la princesse, tous les plaisirs me sont indifférens. Lorsque nous n'avons plus personne en qui nous puissions placer nos affections et notre confiance, nous avons peu à espérer;

la source du bonheur est tarie pour nous. Nous pourrions penser que la satisfaction qu'il est permis de goûter dans ce monde, doit résulter de la réunion des richesses, des talens et de la vertu : mais les richesses s'acquièrent, le talent se communique, ils doivent donc aussi être le partage des autres ; et à qui pourrais-je être agréable en les transmettant? La vertu est le seul bien dont on puisse jouir seul, aussi la vertu aime la solitude. »

« Je ne disputerai point, en ce moment, répliqua Imlac, sur le degré de vertu que la solitude peut admettre ou procurer, mais je vous rappellerai la confession du vénérable ermite. Vous désirerez de revenir dans le monde, quand l'image de votre amie sera effacée

de votre esprit. » — « Ce moment n'arrivera jamais, répondit Nekayah. L'aimable franchise de ma chère Pekuah, ses touchantes attentions, sa discrétion et sa fidélité demeureront dans mon cœur tant que j'existerai pour voir le triomphe du vice et de la folie. »

« L'état d'une personne accablée par un malheur imprévu, reprit le philosophe, est comme celui des fabuleux habitans du Nouveau-Monde , qui, lorsqu'ils virent la première nuit, s'imaginèrent que le jour ne reparaîtrait plus. Quand le chagrin nous couvre de nuages nous ne voyons plus à à travers, et nous ne pouvons croire qu'ils se dissiperont; cependant un nouveau jour succède à la nuit, et la peine n'est jamais longue sans quelque

mélange de plaisir. Mais les malheureux qui refusent des consolations agissent comme les sauvages l'auraient fait s'ils se fussent privés de la vue lorsque l'obscurité vint remplacer le jour. Notre esprit, comme notre corps, est dans une agitation continuelle; à chaque instant nous perdons et nous acquérons quelque chose. Perdre beaucoup à la fois eût été contraire à l'intérêt du monde; mais tant que la puissance vitale demeure entière, la nature trouve des moyens de réparation. La distance produit le même effet sur l'esprit que sur la vue, et lorsque nous mesurons le cours du temps, tout ce que nous laissons derrière nous diminue, tandis que tout ce dont nous nous approchons

augmente en grandeur. Ne condamnez pas votre vie au repos : confiez-vous encore au torrent du monde; le souvenir de Pekuah s'evanouira par degrés; vous trouverez une autre favorite, ou vous apprendrez à vous distraire dans la conversation générale. »

« Au moins, dit le prince à son tour, ne désespérons pas avant que tous les remèdes aient été employés : on continue la recherche de cette infortunée dame, et on la poursuivra avec le plus grand soin, si vous voulez promettre d'en attendre l'issue pendant une année, sans prendre une résolution définitive. »

« Nekayah trouva cette demande raisonnable, et fit à son frère la promesse qu'il en exigeait, et dont l'idée

avoit été suggérée par Imlac. A la vérité le poète n'avait pas grand espoir de retrouver Pekuah; mais il pensait que s'il pouvait gagner une année, il n'y aurait plus à craindre que la princesse voulût terminer sa vie dans un cloître.



CHAPITRE XXXVI.

Souvenir de Pekuah. — Progrès du chagrin.

Nekayah voyant qu'on ne négligeait aucun moyen pour retrouver sa favorite, et ayant par sa promesse en quelque sorte abandonné le projet de vivre dans la retraite, revint peu à peu aux soins et aux plaisirs ordinaires de la vie. Elle se réjouissait sans son propre aveu, de l'adoucissement de ses chagrins, et quelquefois elle se surprenait avec indignation occupée à éloigner de sa pensée une personne qu'elle avait résolu de n'oublier jamais.

Alors elle choisit une heure du

jour pour méditer sur le mérite et les vertus de Pekuah, et pendant quelques semaines, elle se retirait exactement au temps fixé, et revenait les yeux mouillés de larmes et l'air abattu. Par degrés elle devint moins scrupuleuse et saisit toutes les occasions un peu importantes de retarder le tribut journalier de regrets qu'elle payait à son amie. Quelquefois elle cédait aux moindres prétextes; plus tard elle oublia ce qu'elle ne se rappelait qu'avec effroi, et enfin elle négligea tout à fait le devoir de s'affliger périodiquement.

Cependant l'attachement réel qu'elle avait pour Pekuah n'était point encore diminué. Mille circonstances la rappelaient à sa mémoire et mille besoins

que la confiance de l'amitié seule aurait pu satisfaire, la lui faisaient souvent regretter. Aussi priait-elle Imlac de ne pas renoncer à ses recherches, et de ne négliger aucun moyen, pour qu'au moins elle eût la consolation de connaître qu'elle ne souffrait ni par négligence ni par paresse. « Que pouvons-nous attendre encore, disait-elle, en poursuivant le bonheur, lorsque nous trouvons que dans la vie le bonheur lui-même est la cause de l'infortune? Pourquoi nous efforcerions-nous d'atteindre un objet dont la possession n'est point assurée? Désormais, quoique mon cœur soit pur, je craindrai de le livrer à la vertu, et à la tendresse, quoique tendre, de peur de perdre encore ce que j'ai perdu dans Pekuah. »

CHAPITRE XXXVII.

La Princesse reçoit des nouvelles de Pekuah.

Au bout de six mois un des messagers qui avaient été envoyés lorsque la princesse fit la promesse de ne point renoncer au monde, revint, après plusieurs recherches infructueuses , des frontières de la Nubie, et rapporta que Pekuah était au pouvoir d'un chef d'Arabes qui avait un château ou forteresse à l'extrémité de l'Egypte, et que cet Arabe dont les richesses se composaient du butin qu'il pouvait faire, consentirait à rendre Pekuah et ses

deux femmes, moyennant deux cents onces d'or.

Le prix de cette rançon n'excita pas le moindre débat. La princesse se pâma d'aise en apprenant que sa favorite vivait encore et qu'il serait possible d'obtenir sa liberté à si bon compte. Elle ne pouvait penser que le bonheur de Pekuah ou le sien propre pût éprouver un instant de retard, et sollicitait son frère de renvoyer le courrier avec la somme demandée. Imlac ayant été consulté, ne parut pas accorder beaucoup de confiance à la véracité du rapporteur, et en montra encore moins pour la fidélité de l'Arabe, qui pourrait bien, si on était trop libéralement confiant envers lui, retenir à la fois les captives et l'argent. Il pensa d'ailleurs

qu'il serait dangereux de se mettre à la discrétion de l'Arabe, en se rendant dans ses possessions, et il ne pouvait espérer que ce voleur voudrait consentir à s'exposer lui-même dans un pays éloigné où il pourrait être pris par les forces du Pacha.

Il est difficile de négocier sans confiance. Mais Imlac, après une courte délibération, engagea l'envoyé à proposer que Pekuah fût conduite, accompagnée de dix cavaliers, au monastère de Saint-Antoine, situé dans les déserts de la haute Egypte, où elle serait reçue par un pareil nombre d'hommes et sa rançon payée.

Ils ne doutèrent pas que la proposition ne fût acceptée; en conséquence pour ne pas perdre de temps, ils se

mirent immédiatement en route pour le monastère, et lorsqu'ils y furent arrivés, Imlac se rendit avec le premier courrier à la forteresse de l'Arabe. Rasselas eût désiré vivement de les accompagner, mais ni sa sœur ni Imlac ne voulurent y consentir. Suivant la coutume de sa nation, l'Arabe pratiquait les lois de l'hospitalité avec une religieuse exactitude envers ceux qui s'étaient remis d'eux-mêmes en son pouvoir, et, en peu de jours d'un voyage facile, il conduisit Pekuah et ses deux femmes au lieu indiqué, où ayant reçu le prix convenu, il la rendit, avec de grands égards, à la liberté et à ses amis; et il les reconduisit tous vers le Caire, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus à craindre le danger d'être de

nouveau dévalisés ou d'éprouver quelque violence.

La princesse et sa favorite s'embrassèrent avec les plus vifs transports et sortirent afin de répandre en secret et en liberté les larmes de la tendresse, et échanger entre elles les témoignages de la bienveillance et de la gratitude. Quelques heures après elles revinrent dans le réfectoire du couvent, où, en présence du prieur et de ses frères, le prince pria Pekuah de faire le récit de ses aventures.



CHAPITRE XXXVIII.

Aventures de Pekuah.

« Vos serviteurs vous auront appris, dit Pekuah, en quel temps et de quelle manière je fus enlevée. Un événement si soudain me frappa de surprise, et je fus dans le premier instant plutôt abattue qu'agitée par la crainte ou le chagrin. Ma confusion augmenta par la promptitude et le désordre de notre fuite, tant que nous fûmes poursuivis par les Turcs, qui, à ce qu'il nous sembla, perdirent bientôt l'espoir de nous atteindre, ou furent

effrayés par les Arabes, qui montrèrent un instant l'intention de se défendre.

« Lorsque les Arabes se virent hors de danger, ils ralentirent leur course, et comme j'éprouvais moins de fatigue, je commençai à sentir un grand malaise d'esprit. Au bout de quelque temps, nous arrivâmes près d'une source ombragée d'arbres et qui se trouvait dans une agréable prairie, où nous nous arrêtâmes et prîmes quelques raffraîchissemens que nos ravisseurs partagèrent avec nous. On me permit de m'asseoir avec mes femmes dans un lieu séparé du reste de la troupe, et personne ne chercha à nous troubler. Ce fut là que j'aperçus toute l'étendue de mon malheur. Mes femmes pleuraient en

silence et de temps en temps jettaient sur moi des regards qui semblaient solliciter du secours. J'ignorais le sort qu'on nous destinait, et je ne pouvais conjecturer quel serait le lieu de notre captivité, ni d'où je pourrais tirer l'espoir de notre délivrance. j'étais entre les mains de brigands, et je n'avais aucune raison de leur supposer plus de commisération que de justice, ni de croire qu'ils refuseraient la satisfaction d'un désir à leur ardeur ou d'un caprice à leur cruauté. Cependant j'embrassais mes femmes et m'efforçais de les tranquilliser, en leur faisant remarquer que l'on nous traitait avec décence, et que puisque désormais nous étions hors de toute poursuite, notre existence n'était plus en danger.

« Quand il fallut nous replacer sur nos chevaux, mes femmes se jettèrent après moi et refusèrent de partir; mais je leur recommandai de ne point irriter des hommes qui nous avaient en leur pouvoir, et elles se rendirent à mes raisons. Pendant tout le reste du jour nous voyageâmes à travers un pays désert et sans chemins, et nous arrivâmes à la clarté de la lune sur le penchant d'une colline où le reste de la troupe était stationné. Les Arabes trouvèrent leurs tentes dressées, leurs feux allumés, et leur chef fut accueilli comme un homme chéri et respecté de tous.

« Nous fûmes reçus dans une vaste tente où nous trouvâmes les femmes arabes qui avaient accompagné leurs

maris dans l'expédition. Elles nous servirent le souper qu'elles avaient préparé, et je mangeai, bien plus pour encourager mes femmes, que pour satisfaire mon appétit. Aussitôt que nous eûmes achevé notre repas, on étendit des tapis qui devaient nous servir de lits. J'étais fatiguée, et j'espérais trouver dans le sommeil un soulagement que la nature refuse rarement au malheur; j'ordonnai de me déshabiller, et je m'aperçus que les femmes arabes m'observaient avec beaucoup d'attention, ne s'attendant pas sans doute à me voir obéie avec tant d'exactitude. Lorsqu'on m'eut ôté ma robe, elles furent frappées de la richesse de mes vêtemens, et l'une d'elles mit avec timidité la main sur la broderie.

Elle sortit alors, et peu de temps après elle revint avec une autre femme qui semblait être d'un rang plus élevé et avoir une autorité plus étendue. En entrant elle me fit le salut ordinaire, et m'ayant prise par la main, elle me conduisit dans une tente plus petite, garnie de tapis d'une plus grande finesse, où je passai tranquillement la nuit avec mes suivantes.

« Dans la matinée, tandis que j'étais assise sur l'herbe, le chef de la troupe s'avança vers moi. Je me levai pour le recevoir, et il me salua d'une manière très-respectueuse. Illustre dame, me dit-il, ma fortune est plus grande que je n'avais osé l'espérer : je viens d'apprendre par mes femmes que je possède une princesse dans mon camp.

Monsieur, lui répondis-je, vos femmes vous ont fait partager l'erreur dans laquelle elles sont tombées à mon égard; je ne suis point une princesse, mais une malheureuse étrangère, qui avait l'intention de quitter bientôt ce pays, où elle se voit aujourd'hui prisonnière pour toujours. — Qui que vous soyez et quelle que soit votre patrie, répliqua l'Arabe, vos habits et ceux de vos suivantes prouvent que vous êtes d'un haut rang et possédez de grandes richesses. Comment pouvez-vous penser que vous êtes en danger d'être éternellement captive, vous qui pouvez si facilement vous procurer votre rançon? L'objet de mes courses est d'augmenter mes richesses ou plutôt de lever des tributs. Les fils d'Ismaël sont les

maîtres naturels et héréditaires de cette partie du continent qui est envahie par des usurpateurs ou de petits tyrans, à qui nous sommes forcés d'arracher par l'épée ce qu'ils refusent à la justice : la rigueur de la guerre n'admet aucune distinction ; la lance levée contre le crime et la puissance, tombe quelquefois sur l'innocence et la beauté.

« Hier, lui dis-je, j'avais bien peu sujet de penser qu'elle tomberait sur moi.

« Il faut toujours être préparé au malheur, répondit l'Arabe. Si l'hostilité était susceptible de respect ou de pitié, une personne telle que vous eût échappé à l'injure. Mais les anges de l'affliction frappent également

le vertueux et le coupable, le puissant et le faible. Toutefois ne perdez pas courage, je ne suis point un de ces brigands du désert qui ne sont soumis à aucune loi; je connais les règles des peuples civilisés ; je fixerai le prix de votre rançon, je donnerai un sauf-conduit à celui qui viendra pour en traiter, et je remplirai mes stipulations avec la plus scrupuleuse exactitude.

« Vous concevez aisément avec quel plaisir je reçus cette déclaration : ayant reconnu d'ailleurs que la passion dominante de l'Arabe était l'avarice, je commençai à croire que j'échapperais au danger ; car je savais qu'aucune somme ne vous paraîtrait exhorbitante, lorsqu'il s'agirait de ma délivrance. Je

lui répondis que je ne lui donnerais pas sujet de m'accuser d'ingratitude, s'il se conduisait à mon égard avec bienveillance, et que ma rançon, pourvu qu'elle n'excédât pas celle d'une personne d'un rang ordinaire, lui serait payée; mais qu'il devait renoncer à me considérer comme une princesse. Il me dit qu'il se consulterait sur ce qu'il devait demander, me salua en souriant, et sortit.

« Bientôt après les femmes vinrent me trouver et s'empressèrent à l'envi de m'être utiles; elles étendirent même leurs soins jusqu'à mes suivantes, qu'elles servirent avec beaucoup d'égards. Nous avancions à petites journées. Le quatrième jour de marche, le chef des Arabes m'apprit qu'il avait

fixé ma rançon à deux cents onces d'or ; je lui promis cette somme et lui dis qu'il pourrait encore en ajouter cinquante si mes femmes et moi nous étions traitées d'une manière honorable.

« Jusqu'à ce moment j'avais ignoré la puissance de l'or. A partir de ce jour je devins le chef de la troupe. La marche de la journée était longue ou courte selon que je l'ordonnais, et l'on dressait les tentes dans les lieux que je choisissais pour le repos. Nous eûmes alors des chameaux et toutes les commodités que l'on pouvait se procurer en voyage ; mes femmes étaient toujours près de moi, et je trouvais quelque distraction en observant les usages de ces nations noma-

des, et en contemplant les ruines des anciens édifices qui, dans des temps éloignés, ont fait l'ornement de ces contrées.

« Le chef de la troupe n'était pas entièrement dépourvu d'instruction : il était capable de voyager à l'aide des étoiles et de la boussole, et il avait noté, dans le cours de ses expéditions vagabondes, les objets les plus dignes d'intéresser l'observateur. Il me fit remarquer que les monumens sont toujours mieux préservés dans les lieux peu fréquentés ou d'un difficile accés ; car lorsqu'une fois un pays perd de sa splendeur primitive, la promptitude de sa ruine est en raison de sa population. Les murailles fournissent des pierres avec moins de peine que les carrières ;

en sorte qu'on démolit les palais et les temples pour construire des étables de granit et des chaumières de porphyre. »



CHAPITRE XXXIX.

Suite des aventures de Pekuah.

« Nous voyageâmes de cette manière plusieurs semaines, soit, comme le prétendait notre chef, pour ma commodité, soit, comme je le soupçonnais, pour la sienne propre. Je fis tous mes efforts pour paraître satisfaite où le chagrin et le ressentiment eussent été sans utilité, et ces efforts contribuèrent efficacement à rendre le calme à mon esprit; mais pour mon cœur, il était toujours avec Nekayah, et les peines de la nuit détruisaient les amusemens du jour. Mes femmes, qui réunissaient

tous leurs soins pour leur maîtresse, furent soulagées aussitôt qu'elles me virent traitée avec respect, et elles saisissaient avec empressement les plus légères occasions de se distraire. Je me réjouissais de leurs plaisirs, et leur confiance me soutenait. Ma situation d'ailleurs n'avait plus rien d'inquiétant, depuis que je m'étais convaincue que l'Arabe parcourait le pays dans la seule intention de surprendre les riches. L'avarice est un vice uniforme et traitable; les autres défauts varient suivant la trempe diverse des esprits : ce qui flattera l'orgueil de l'un, offensera l'orgueil de l'autre; mais il existe une route assurée pour obtenir la faveur de l'homme cupide; présentez-lui de l'or, et rien ne vous sera refusé.

« Enfin nous arrivâmes à la demeure de notre chef : c'était une grande et spacieuse maison bâtie en pierre, dans une île du Nil, que l'on me dit être située sous le tropique. Madame, me dit l'Arabe, après le voyage que vous venez de faire, vous avez besoin de repos, et vous resterez quelques semaines en ce lieu, dont vous devez vous considérer comme la souveraine. La guerre est mon unique occupation : c'est le motif qui ma fait choisir cette obscure habitation, d'où je puis sortir à l'improviste, et dans laquelle je puis me retirer sans crainte d'être poursuivi. Vous pouvez maintenant vous reposer en sûreté. Ici l'on trouve peu de plaisirs; mais aussi l'on n'y redoute aucun danger. Alors il me conduisit dans

les plus secrets appartemens, et m'ayant fait asseoir sur un superbe lit de repos, il me salua avec le plus grand respect. Ses femmes, qui me regardaient comme une rivale, me lancèrent des regards où se peignait leur malignité; mais ayant appris que j'étais une grande dame, retenue seulement pour sa rançon, elles commencèrent à rivaliser de respect et de complaisance pour moi.

« Encouragée par les nouvelles assurances d'une prompte liberté, je vis encore pour quelques jours mon impatience calmée par la nouveauté du lieu. Des tourelles on découvrait la campagne à une grande distance, et on pouvait apercevoir tous les détours du fleuve.

« Pendant le jour je me transportais

d'un endroit dans un autre, à mesure que le soleil, par son cours, variait la splendeur du spectacle, et je découvrais une foule d'objets que je n'avais point vus auparavant. Les crocodiles et les chevaux marins sont communs dans ces régions inhabitées, et souvent je les regardais avec terreur, bien que je fusse assurée qu'ils ne pouvaient me faire aucun mal. Dans les premiers temps je m'attendais à voir des syrènes et des tritons, comme en avaient vu, au récit d'Imlac, les voyageurs européens qui avaient stationné dans le Nil; mais je n'aperçus jamais d'êtres semblables, et quand je demandai, sur ce sujet, des renseignemens à l'Arabe, il sourit de ma crédulité.

« Chaque nuit l'Arabe m'accompa-

gnait à une tour particulière destinée aux observations astronomiques, où il prenait soin de m'enseigner les noms et le cours des étoiles. Je n'avais pas pour ce genre d'étude un penchant bien déterminé ; mais une apparente attention était nécessaire pour plaire à mon guide, qui s'énorgueillissait de son habileté ; et bientôt je me fis une occupation pour tromper l'ennuyeuse lenteur du temps qui devait s'écouler dans la contemplation des mêmes objets. Je ne pouvais envisager qu'avec dégoût, le matin, des choses dont l'observation m'avait fatiguée la veille. C'est pourquoi, à la fin, j'aimai mieux observer les étoiles que de faire autre chose, parce qu'alors je tournais toutes mes pensées vers Nekayah, lorsque les

autres imaginaient que j'étais absorbée dans la contemplation du ciel.

«Peu de temps après, l'Arabe partit pour une nouvelle expédition, et pendant son absence, mon seul amusement fut de m'entretenir avec mes femmes de l'accident qui nous avait conduites en esclavage, et du bonheur dont nous jouirions toutes au terme de notre captivité.»

«Puisqu'il y avait des femmes dans votre forteresse de l'Arabie, dit la princesse, pourquoi n'en faisiez-vous pas des compagnes? Vous auriez joui de leur conversation et partagé leurs amusemens. Dans un endroit où elles trouvaient de l'occupation ou des plaisirs, pourquoi vous laissiez-vous ronger par la mélancolie; et comment ne pûtes-

vous pas supporter pour quelques mois une condition à laquelle elles étaient condamnées pour la vie ? »

« Les passe-temps de ces femmes, répondit Pekuah, n'étaient que des jeux d'enfans, auxquels un esprit nourri d'objets sérieux n'aurait pu prendre plaisir. J'aurais fait tout ce dont elles s'amusaient en usant de mes facultés purement sensitives, tandis que mes pensées volaient vers le Caire. Elles couraient d'une chambre à l'autre à-peu-près comme l'oiseau saute d'un bâton sur l'autre dans sa cage. Elles dansaient, poussées par le besoin de mouvement, comme les agneaux bondissent dans la prairie. Quelquefois l'une d'elles prétendait s'être blessée, afin d'inquiéter les autres, ou bien

elle se cachait pour se faire chercher. Une partie de leur temps était employée à observer le progrès des corps légers qui flottaient sur le fleuve, et l'autre partie à remarquer les formes changeantes des nuages.

« Leurs occupations, dans lesquelles moi et mes femmes les aidions quelquefois, n'étaient que des bagatelles ; mais vous savez que l'esprit se laisse difficilement diriger par les doigts, et vous sentirez que la captivité et l'absence de Nekayah ne pouvaient trouver de consolation à former des fleurs de soie.

« Il n'y avait pas une plus grande satisfaction à espérer de leur conversation, car de quoi auraient-elles parlé? Elles n'avaient rien vu, puisque depuis

leur plus tendre jeunesse, elles vivaient dans cet obscur séjour, et elles ne pouvaient avoir connaissance de ce qu'elles n'avaient pas vu, parce qu'elles ne pouvaient lire. Elles n'avaient d'idée que du petit nombre d'objets qui étaient sous leurs yeux, et elles auraient eu peine à désigner par leurs noms d'autres choses que leurs habits et les mets qui composaient leur nourriture.

« Comme je portais un caractère supérieur, j'étais souvent appelée pour terminer leurs querelles, que je décidais avec autant d'équité qu'il m'était possible. Si j'avais pu m'amuser à entendre les plaintes que chacune formait contre les autres, j'aurais été souvent occupée par de longues his-

toires ; mais leurs sujets d'animosité étaient si frivoles que je ne pouvais les écouter sans les interrompre. »

« Comment, dit Rasselas, l'Arabe que vous nous avez représenté comme un homme au-dessus du vulgaire, pouvait-il trouver quelque plaisir dans un sérail composé de femmes comme celles-là ? Elles sont donc parfaitement belles ? »

« Elles ne sont pas dépourvues, reprit Pekuah, de cette beauté sans expression qui peut exister sans grâce ou sans grandeur, sans l'énergie du sentiment ou la dignité de la vertu. Mais pour un homme tel que l'Arabe, la beauté n'était qu'une fleur cueillie au hasard et jetée avec négligence. Au nombre des plaisirs qu'il goûtait au

milieu d'elles, n'étaient pas ceux de l'amitié ou de la société. Lorsqu'elles folâtraient autour de lui, il les regardait avec une dédaigneuse supériorité, et quand elles sollicitaient un de ses regards, souvent il les détournait avec dégoût. Comme elles ne possédaient aucun talent, leurs occupations ne pouvaient rien dérober à l'uniformité de la vie : comme elles n'avaient pas de préférence à accorder, leur tendresse ou ses apparences n'excitaient en lui ni orgueil ni reconnaissance ; il ne se sentait pas élevé dans sa propre estime par le sourire d'une femme qui ne voyait pas d'autres hommes, et il ne pouvait être flatté par les marques d'un respect dont il n'était jamais à même d'apprécier

la sincérité et qu'il voyait souvent mettre en usage moins pour lui plaire que pour affliger une rivale. Ce qu'il donnait et qu'elles recevaient comme de l'amour, n'était qu'une distribution insouciante de ses loisirs, seul genre d'affection qu'un homme puisse avoir pour des créatures qu'il méprise et qui ne sauraient lui faire éprouver ni espoir ni crainte, ni peine ni plaisir. »

« Vous avez raison, Madame, dit Imlac, de vous estimer heureuse d'avoir ainsi recouvré votre liberté. Comment un esprit affamé de connaissances a-t-il pu, dans une famine spirituelle, se priver de l'aliment que lui offrait la conversation de Pekuah?

« Je suis portée à croire, répondit

cette dame, qu'il fut pendant quelque temps indécis; car, nonobstant ses promesses, chaque fois que je lui proposais d'expédier un courrier au Caire, il trouvait quelqu'excuse pour en retarder le départ. Tandis que j'étais retenue dans sa maison, il fit plusieurs courses dans le voisinage, et peut-être il aurait refusé ma délivrance si son butin eût égalé ses désirs. Il revenait toujours avec beaucoup de politesse, me racontait ses aventures, se plaisait à entendre mes observations, et s'efforçait d'augmenter mes connaissances astronomiques. Quand je le pressais avec importunité d'envoyer mes lettres, il m'appaisait par des protestations d'honneur et de sincérité; et lorsqu'il voyait qu'il

ne pouvait plus décemment me refuser, il mettait de nouveau sa troupe en campagne, et me laissait pour gouverner en son absence. J'étais très-affligée de ces ajournemens étudiés, et quelquefois je craignais d'être oubliée, que vous n'eussiez quitté le Caire, et que je ne fusse condamnée à finir mes jours dans une île au milieu du fleuve.

« Enfin ayant perdu l'espérance, je tombai dans l'abattement, et pris si peu de soin de plaire à l'Arabe, que pendant quelque temps il s'entretint plus fréquemment avec mes femmes. S'il était devenu amoureux d'elles, c'eût été un malheur aussi grand que s'il le fût devenu de moi, et j'étais peu jalouse de voir s'accroître son amitié. Mon anxiété ne dura pas

long-temps ; car ayant un peu retrouvé ma gaîté, il revint à moi, et je ne pus m'empêcher de blâmer mon inquiétude passée.

« Il hésitait encore à envoyer pour traiter de ma rançon, et il ne s'y serait probablement jamais déterminé, si votre agent ne fût arrivé ; l'or qu'il n'aurait pas été chercher, il ne put le refuser quand il lui fut offert.

« Il s'empressa de préparer notre voyage comme un homme qui a remporté une victoire intérieure. Je fis mes adieux à mes compagnes, qui me virent m'éloigner avec une froide indifférence. »

Lorsque Nekayah eut entendu le récit de sa favorite, elle se leva et courut l'embrasser, et Rasselas lui

donna cent onces d'or qu'elle présenta à l'Arabe au lieu des cinquante qu'elle lui avait promises.



CHAPITRE XL.

Histoire d'un savant.

Ils retournèrent au Caire, et ils ressentaient unc joie si vive de se voir réunis, qu'aucun d'eux ne cherchait plus à s'éloigner. Le prince commençait à aimer les sciences, et un jour il déclara à Imlac qu'il avait l'intention de se dévouer à l'étude et de passer le reste de ses jours au sein de la solitude et des lettres.

« Avant de faire un choix définitif, lui répondit Imlac, vous devez examiner les inconvéniens qui en sont inséparables, et interroger quelques

uns de ces hommes qui ont vieilli seuls avec eux-mêmes. Je viens justement de visiter l'observatoire de l'un des astronomes les plus renommés du monde, qui a employé quarante années de sa vie, sans aucune interruption, à observer la forme des corps célestes et leurs mouvemens, et qui s'est épuisé par des calculs infinis. Il admet seulement quelques amis, une fois par mois, pour entendre ses observations et jouir de ses découvertes. J'ai été introduit comme un savant digne d'être connu de lui. Les hommes qui ont un grand nombre d'idées et une conversation facile sont d'ordinaire bien accueillis par ceux dont les pensées ont été long-temps fixées sur un même objet, parce que d'autres ima-

ges reposent leur esprit. Mes remarques le charmaient, il souriait au récit de mes voyages, et se trouvait heureux de quitter les constellations pour descendre un moment sur la terre.

« A la première occasion favorable je renouvelai ma visite, et j'eus encore le bonheur de plaire à l'astronome. Depuis cet instant il se relâcha de la sévérité de la règle qu'il s'était prescrite, et me permit d'aller le voir quand bon me semblerait. Je le trouvais toujours occupé et toujours satisfait de trouver un sujet de distraction. Comme l'un connaissait parfaitement ce que l'autre désirait d'apprendre, nous échangions nos connaissances avec un grand plaisir. Je m'aperçus

chaque jour que sa confiance augmentait, et chaque jour je trouvais dans la profondeur de son esprit une nouvelle source d'admiration. Son génie est vaste, sa mémoire prodigieuse, son discours méthodique et son expression toujours appropriée à sa pensée.

« Son intégrité et sa philantropie sont égales à son savoir. Il interrompt volontiers ses plus profondes recherches et ses études les plus favorites, quand il trouve l'occasion de faire quelque bien, soit par ses conseils, soit au moyen de ses richesses. Dans les instans de ses plus secrètes méditations, à ses momens les plus occupés, il admet dans sa retraite tous ceux qui ont besoin d'assistance;

car, dit-il, quoique j'exclue l'oisiveté et les plaisirs, jamais ma porte ne demeurera fermée à la charité. Dieu permet à tout homme la contemplation des astres, mais il lui ordonne la pratique des vertus.»

« Sans doute, dit la princesse, cet homme est heureux. »

« Je le visitais, continua le poète, encore plus fréquemment, et chaque fois sa conversation avait un nouveau charme pour moi : il était sublime sans orgueil, civil sans être cérémonieux, et communicatif sans ostentation.

« Au premier abord, je fus, grande princesse, de votre opinion, je le regardai comme l'homme le plus heureux du monde, et souvent je le félicitais sur son bonheur ; il semblait

tout écouter avec plaisir, excepté la louange de sa condition ; il me répondait toujours d'une manière générale, et détournait la conversation sur quelqu'autre sujet.

« Malgré ce désir de plaire et le travail pour y parvenir, j'eus de fortes raisons d'imaginer que quelque sentiment pénible pesait sur son âme. Souvent il regardait le soleil avec vivacité, et sa voix s'affaiblissait au milieu de son discours. Quelquefois, lorsque nous étions seuls, il m'examinait en silence avec l'air d'un homme qui paraît souhaiter de révéler quelque chose que cependant il a résolu de taire. Souvent aussi il m'invitait avec un empressement excessif à me rendre auprès de lui, quoiqu'il n'eût rien d'ex-

traordinaire à me dire ; et lorsque je le quittais, il me rappelait à lui, s'arrêtait quelques momens, puis me renvoyait sans m'avoir rien dit. »



CHAPITRE XLI.

L'Astronome découvre la cause de son chagrin.

« Enfin, il arrive un temps où le secret ne peut plus être gardé. La dernière nuit nous étions assis ensemble dans la tourelle de sa maison pour y attendre l'émersion d'un satellite de Jupiter. Un orage s'étant élevé tout-à-coup remplit l'horison de nuages et empêcha notre observation. Nous demeurâmes un moment silencieux dans l'obscurité, et ensuite il me parla en ces termes : Imlac, j'ai

long-temps considéré ton amitié comme le plus grand bien de ma vie. La probité sans la science est faible et inutile, et la science sans la probité est dangereuse et redoutable. J'ai rencontré en toi toutes les qualités qu'inspirent la confiance, l'humanité, l'expérience et le courage. J'ai été long-temps chargé d'un travail que la voix de la nature me prescrira bientôt d'abandonner, et je me féliciterai, à l'heure de l'imbécillité et de la vieillesse, de pouvoir le remettre en tes mains. »

« Je me trouvai honoré de cette preuve d'estime et lui protestai que tout ce qui pourrait servir à son bonheur ajouterait aussi au mien.

« Ecoute, Imlac, ajouta-t-il, un récit

que tu ne pourras croire sans peine. Pendant cinq années j'ai présidé à la règle du temps et à la distribution des saisons : le soleil a répondu à mes calculs et passé d'un tropic à l'autre, sous ma direction ; à ma voix les nuages ont versé leurs eaux, et le Nil, par ses inondations, a fertilisé les campagnes : j'ai apaisé les feux brûlans de la canicule et modéré les fureurs du cancer. Les vents seuls de toutes les puissances élémentaires, ont jusqu'à présent méconnu mon autorité, et une multitude d'hommes et d'animaux ont péri dans les tempêtes de l'équinoxe, sans que j'aie pu ou les empêcher ou en diminuer l'effet. J'ai rempli mes importantes fonctions avec une exacte justice et fait aux diverses na-

tions de la terre un partage impartial de beau temps et de pluies. Quelle eût été la misère d'une moitié du globe, si j'avais limité les nuages à des régions particulières, ou arrêté le soleil dans un des côtés de l'équateur ? »



CHAPITRE XLII.

Explication et motifs de l'opinion de l'Astronome.

Je présume qu'il découvrit en moi, à travers l'obscurité du lieu, quelques signes d'étonnement et de doute; car après un moment de silence, il continua de la sorte :

« Je ne suis ni surpris ni offensé de ne pas obtenir facilement ta confiance; car je suis probablement le premier des hommes à qui cette tâche a été confiée. Je ne sais d'ailleurs si je dois considérer cette distinction comme une récompense ou un châ-

timent : depuis que j'en jouis, j'ai été bien moins heureux qu'auparavant, et la conscience d'une bonne intention a pu seule me rendre capable de supporter la fatigue d'une vigilance sans relâche. »

« Depuis combien de temps, monsieur, lui dis-je, remplissez-vous ces devoirs importans ? »

« Il y a environ dix ans, répondit-il, que mes observations journalières sur les variations du ciel me conduisirent à penser que si j'avais la direction des saisons, je pourrais répandre une plus grande abondance parmi les habitans de la terre. Cette remarque s'empara fortement de mon esprit, et j'employai les jours et les nuits à créer des pouvoirs imaginaires pour seconder la fertilité

de chaque pays, par les pluies et une chaleur convenable. Je n'avais toutefois que la volonté de faire le bien, et je ne pouvais imaginer que j'en eusse jamais le pouvoir.

« Un jour que je voyais les champs flétris par les ardeurs du soleil, je ressentis un soudain désir de diriger les nuages sur les montagnes situées au midi, et de provoquer l'inondation du Nil. Dans la chaleur de mon imagination j'ordonnai aux réservoirs du ciel de s'ouvrir, et en comparant l'époque de mon commandement à celle de l'inondation, je trouvai que les nuages avaient répondu à ma voix. »

« Quelqu'autre cause, lui dis-je, ne pourrait-elle pas avoir produit les ef-

fets que vous attribuez à votre puissance ? Le Nil ne s'élève-t-il pas toujours à la même époque ? »

« Ne pensez pas, continua-t-il avec impatience, que de telles objections me soient échappées : j'ai raisonné long-temps contre ma propre conviction et lutté contre la vérité avec la plus constante obstination. Quelquefois je m'accusais d'ignorance, et je n'aurais pas osé confier ce secret à tout autre qu'à vous, qui êtes capable de distinguer le merveilleux de l'impossible, et l'incroyable du faux. »

« Pourquoi, monsieur, lui dis-je, appelez-vous incroyables les choses que vous connaissez, si vous pensez avoir découvert la vérité ? »

« La raison en est, poursuivit-il, que

je ne peux en avoir une preuve évidente; et je connais trop bien les lois de la démonstration pour penser que ma conviction doive avoir de l'influence sur un homme qui ne peut, comme moi, avoir la confiance de ses forces. Ainsi, je ne chercherai point à gagner du crédit par la dispute : il suffit que je sente la puissance dont j'ai été long-temps investi et que j'ai exercée chaque jour. Mais la vie de l'homme est de peu de durée, les infirmités de l'âge augmentent en moi, et le temps viendra bientôt où le régulateur de l'année sera réduit en poussière. Le soin de me donner un successeur m'a long-temps tourmenté : mes nuits et mes jours ont été employés à comparer les caractères des hommes que j'ai pu con

naître, et je n'en ai jamais trouvé un plus digne que toi de me remplacer. »



CHAPITRE XLIII.

L'Astronome transmet ses instructions à Imlac.

« Écoute ce que j'ai à te communiquer, avec l'attention que réclame le bonheur des hommes. Si l'on regarde comme difficile la tâche d'un roi, dont les soins s'étendent seulement à quelques millions d'individus auxquels il ne peut faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, quelle doit être, à plus forte raison, l'inquiétude de celui qui donne le mouvement aux élémens et dispense les dons précieux de la lumière et de la chaleur! Prête-moi donc une oreille attentive.

« J'ai soigneusement envisagé la position de la terre et du soleil, et formé d'innombrables projets pour en changer la situation : quelquefois j'ai dérangé l'axe de la terre ou varié l'écliptique du soleil, mais j'ai sans cesse trouvé qu'il était impossible d'établir un système plus favorable au monde; ce que gagne une région, une autre le perd par une altération sensible, même sans avoir égard à la partie éloignée du système solaire avec laquelle nous ne sommes pas familiarisés. Ainsi donc, dans ton administration de l'année, garde-toi de sacrifier à ton orgueil par aucune innovation ; ne te laisse point entraîner à penser que tu peux te recommander à la postérité en changeant l'ordre des saisons. Si tu ne

dois pas ambitionner une réputation qui reposerait sur le souvenir d'une méchante action, il faut encore moins laisser prévaloir ta bonté ou ton intérêt. Jamais ne dérobe les pluies à une contrée pour les répandre sur ton propre pays : le Nil suffit à nos besoins. »

« Je promis que lorsque je serais en possession de sa puissance j'en userais avec une inflexible impartialité, et il me congédia en me serrant la main. Maintenant, me dit-il, la paix de mon cœur ne sera plus troublée et ma bienveillance ne détruira plus mon repos : j'ai rencontré un homme sage et vertueux auquel je puis avec joie laisser l'héritage du soleil. »

Le prince écoutait ce récit d'un air sérieux; mais la princesse souriait,

et Pekuah riait aux éclats. « Mesdames, dit Imlac, il n'est ni charitable ni prudent de se moquer de la plus cruelle des afflictions humaines. Peu d'hommes seraient capables d'acquérir les connaissances de ce savant ou de pratiquer ses vertus, mais tous peuvent éprouver son malheur. De toutes les incertitudes de notre situation présente, la plus allarmante à la fois et la plus terrible est l'incertaine durée de notre raison. »

La princesse se recueillit, et la favorite rougit de honte. Rasselas, plus profondément affecté, s'informa auprès d'Imlac s'il pensait que de telles maladies de l'esprit fussent fréquentes et comment elles prenaient naissance.

CHAPITRE XLIV.

Dangereuse inffluence de l'imagination.

« Les désordres de l'entendement humain, répondit Imlac, sont beaucoup plus communs que ne le pensent les observateurs superficiels. Peut-être même, pour parler avec une rigoureuse exactitude, aucun esprit n'est dans son véritable état. Il n'est pas un homme dont l'imagination ne prédomine quelquefois sur la raison, qui puisse entièrement diriger son attention suivant sa volonté, et dont les idées se manifestent toujours à son commandement; il n'est pas d'homme non plus dont

l'esprit ne renferme quelques erreurs qui le tyrannisent et le forcent à espérer ou à craindre au-delà des limites d'une sage probabilité. Toute puissance de l'imagination sur la raison est un degré de folie; mais lorsque cette puissance est telle qu'on peut la diriger ou la réprimer, elle n'est point aperçue des autres, ni regardée comme une dépravation des facultés intellectuelles; on ne la regarde comme une folie que quand il n'est plus possible de la gouverner, et qu'elle influe d'une manière sensible sur nos discours et sur nos actions.

« Se soumettre avec trop de facilité au pouvoir des fictions et s'abandonner aux écarts de l'imagination, est quelquefois l'amusement de ceux qui se plai-

sent dans de silencieuses spéculations. Lorsque nous sommes seuls, nous ne sommes pas toujours occupés; le travail de l'investigation est trop violent pour être long; l'ardeur des recherches donne quelquefois naissance à la paresse ou à la satiété. Celui qui n'a pour se divertir aucun plaisir extérieur doit en trouver un dans ses propres pensées, et doit prendre de soi une fausse opinion; car quel homme est satisfait de ce qu'il a! Alors il s'élance dans un avenir sans limites, et choisit entre toutes les conditions imaginables celle qu'il souhaite le plus ardemment dans le moment présent; il nourrit ses désirs par l'image de plaisirs dont il ne jouira jamais, et donne à son orgueil une excessive domination. L'esprit se

porte rapidement d'une scène à une autre, embrasse tous les divertissemens dans toutes leurs combinaisons, et s'abandonne à des excès de jouissance que les fécondes richesses de la nature et de la fortune ne sauraient satisfaire. »

« Quelquefois une chaîne d'idées particulières fixe l'attention et, nous négligeons toutes les autres jouissances intellectuelles; l'esprit, soit dans le travail, soit dans l'oisiveté, retombe constamment dans ses conceptions favorites, et accueille avec joie des illusions qui lui semblent douces, bien qu'elles soient souvent détruites par l'amertume de la vérité. Par degrés, le règne de l'imagination s'établit; elle est d'abord impérieuse et devient bientôt

despotique : alors les fictions commencent à agir comme les réalités ; les fausses opinions s'emparent de l'esprit, et la vie s'écoule dans un mélange de plaisirs et de peines.

Voilà, seigneur, un des dangers de la solitude ; l'ermite nous a confessé qu'elle n'engendrait pas toujours des sentimens de bienveillance, et le malheur de l'astronome vous prouve qu'elle n'est pas toujours favorable à la sagesse.

« Puisqu'il en est ainsi, dit la favorite, je ne veux plus supposer que je suis la reine d'Abyssinie. J'ai souvent employé les heures où la princesse me laisse libre à ordonner des cérémonies et à régler l'ordre de la cour. J'ai réprimé l'orgueil du puissant et me suis montrée accesssible aux sollicita-

tions de l'indigence ; j'ai bâti de nouveaux palais dans de plus heureuses situations, et planté des bosquets sur le sommet des montagnes; en un mot, je jouissais si amplement des priviléges de la souveraincté, qu'au moment où la princesse entrait j'oubliais presque que je devais la saluer. »

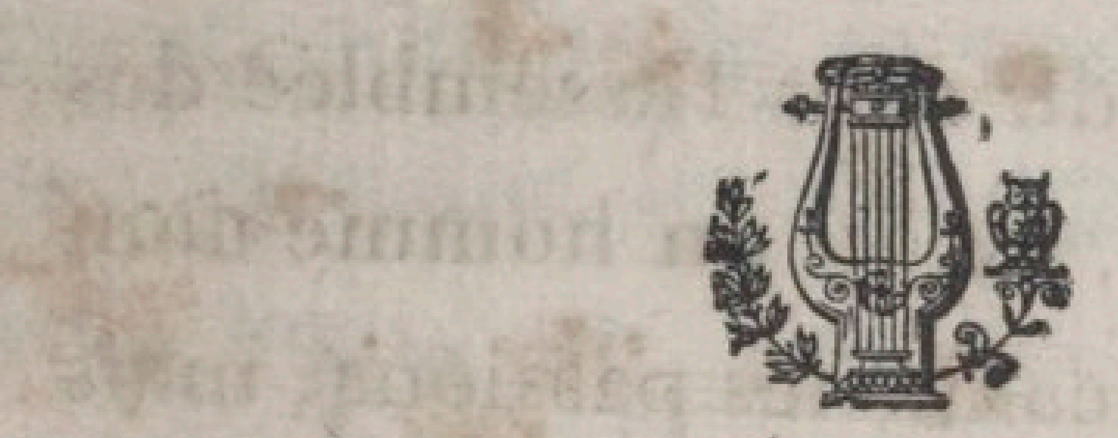
« Quant à moi, dit la princesse, j'éviterai désormais de me laisser aller à mes rêveries pastorales. J'ai souvent caressé mon esprit par les images du bonheur et de l'innocence de la vie champêtre, au point que je croyais, dans mon appartement, entendre le murmure des vents et le bêlement des agneaux. Tantôt je délivrais une jeune brebis embarrassée dans un épais buisson, tantôt je chassais le loup avec ma

houlette ; vêtue comme les jeunes villageoises dont j'avais l'imagination remplie, comme elles aussi je jouais des airs sur mon chalumeau et je croyais me voir suivre par mon troupeau. »

« Je dois confesser, dit à son tour le prince, un penchant vers des plaisirs imaginaires bien plus dangereux que les vôtres. J'ai fait de fréquens efforts pour découvrir les moyens d'établir un gouvernement parfait, dans lequel je pourrais prévenir les injustices, réformer les abus, et assurer la tranquillité et le bonheur de tous mes sujets. Cette pensée m'a fait enfanter d'innombrables projets de réforme et m'a dicté plusieurs réglemens utiles ou édits salutaires. Elle a été l'amusement et souvent le travail de ma solitude, et je

frémis quand je songe avec quel calme je supposais la mort de mon père et de mes frères. »

« Tels sont, dit Imlac, les effets ordi naires des écarts de l'imagination : au premier abord nous en reconnaissons l'absurdité, mais ensuite nous nous familiarisons avec eux par degrés, et enfin nous cessons d'en apercevoir la folie. »



CHAPITRE XLV.

Conversation avec un vieillard.

La soirée était très-avancée lorsque nos voyageurs se levèrent pour s'en retourner. Comme ils suivaient le rivage du Nil, charmés à l'aspect du fleuve ou se réfléchissait la clarté de la lune, ils aperçurent à quelque distance un vieillard que le prince avait souvent entendu dans l'assemblée des sages. « Voici, dit il, un homme dont les années ont calmé les passions, mais non pas obscurci la raison. Achevons nos recherches de cette nuit, en nous informant quel est son sentiment sur

sa propre situation, et tâchons d'apprendre si en effet la jeunesse seule est soumise à éprouver d'inévitables peines, et s'il reste quelqu'espoir fondé de bonheur pour le reste de la vie. »

En ce moment le sage s'approcha et les salua. Ils l'invitèrent à se joindre à eux, et ils entrèrent en liaison avec lui, autant qu'une rencontre inattendue pouvait le permettre. Ce vieillard était joyeux et communicatif, et dans sa société ils s'aperçurent à peine de la longueur du chemin. Il parut satisfait de se voir traiter avec considération, les accompagna jusqu'à leur logis, et, à la sollicitation du prince, il y entra. On lui donna la place d'honneur et on lui fit servir du vin et des conserves.

« Monsieur, lui dit la princesse, une promenade nocturne doit procurer à un sage tel que vous des plaisirs que l'ignorante jeunesse peut à peine concevoir ; vous connaissez les propriétés et les causes de tous les objets qui frappent vos regards, les lois auxquelles les fleuves obéissent dans leurs cours, les périodes dans lesquelles les astres accomplissent leurs révolutions; chaque chose est pour vous un sujet d'admiration et vous rappelle le sentiment de votre dignité. »

« Madame, répondit-il, laissons l'homme satisfait et dans la vigueur de l'âge chercher le plaisir dans les voyages; car pour le vieillard, c'est beaucoup déjà lorsqu'il n'y trouve pas de fatigue. Le monde n'a plus rien

de nouveau à mes yeux. Je regarde autour de moi et j'y découvre seulement ce que j'ai vu dans des jours plus heureux. Je me repose à l'ombre d'un palmier, et je me rapelle qu'au même endroit je me suis autrefois entretenu des inondations annuelles du Nil avec un ami que renferme aujourd'hui la tombe silencieuse. Je porte mes regards sur de plus hautes régions, et j'y aperçois l'astre des nuits dont la lumière incertaine m'offre une image des vicissitudes de la vie. Je trouve maintenant fort peu de plaisir dans la découverte des vérités physiques ; car qu'ai-je besoin de connaître des choses que je quitterai bientôt. »

« Au moins, lui dit Imlac, vous devez puiser quelque plaisir dans les souve-

nirs d'une vie honorable autant que utile, et jouir des éloges que tous s'accordent à vous donner. »

« La louange, reprit le sage avec un soupir, est bien peu de chose pour un vieillard. Je n'ai ni une mère pour se réjouir de mes succès, ni une épouse pour partager mes honneurs. J'ai survécu à mes amis ainsi qu'à mes rivaux; rien n'est maintenant pour moi d'une grande importance ; car je ne puis étendre mes intérêts au-delà de moi. La jeunesse jouit avec satisfaction des applaudissemens, parce qu'ils sont les prémices d'un bien avenir, et qu'alors les limites de la vie sont moins bornées pour elle : mais pour moi qui penche vers la décrépitude, j'ai peu à craindre de la malveillance des hommes.

et moins à espérer de leur affection ou de leur estime. S'ils peuvent encore me priver de quelque chose, il leur est du moins impossible de me rien donner. Des richesses me seraient inutiles, et il me serait pénible de remplir de hautes fonctions. Les regards que je jette en arrière sur le cours de mon existence, me rappellent que j'ai négligé des occasions de faire le bien, employé beaucoup de temps à des bagatelles, et que j'en ai perdu bien plus encore dans la paresse ou dans l'oisiveté. J'ai laissé de nombreux et beaux desseins sans exécution, et plusieurs entreprises importantes sans achèvement. Mon âme n'est point attristée par le remords, et je me prépare pour le repos; je tâche de détourner mes pensées des

espérances et des soins qui, bien que ma raison me découvre l'inutilité des unes et des autres, exercent encore leur pouvoir sur mon cœur, pour attendre avec une humble résignation cette heure dernière que la nature ne peut retarder long-temps ; et j'espère posséder dans un monde meilleur cette félicité que je n'ai pu atteindre ici-bas. »

Alors il se leva et sortit laissant son auditoire peu flatté de l'espoir d'une longue existence.

Le prince se consolait, en observant qu'il ne serait pas raisonnable de conclure du récit du vieillard, qu'il faut renoncer à tout espoir d'être heureux, puisque la vieillesse n'a jamais été considérée comme la saison du bonheur,

et que s'il était possible que l'on fût satisfait au moment du déclin et de la faiblesse, on le serait également dans les jours de la vigueur et de la joie; qu'en un mot le matin de la vie serait brillant si le soir devait en être calme.

La princesse pensait que les vieillards ont une disposition naturellement querelleuse et maligne qui leur fait trouver du plaisir à détruire les espérances de ceux qui commencent à connaître le monde. Elle avait vu, disait-elle, des souverains qui ne regardaient leurs héritiers qu'avec envie, et en connaissait plusieurs qui ne jouissaient des plaisirs qu'autant qu'ils pouvaient les restreindre à eux-mêmes.

Pekuah, de son côté, conjecturait

que cet homme était plus âgé qu'il ne le paraissait, et elle se trouvait portée à attribuer ses plaintes à un affaissement de l'esprit, ou à supposer que son mécontentement avait sa source dans des malheurs antérieurs ; car, disait-elle, rien n'est plus ordinaire que d'entendre l'homme juger par sa propre condition de la condition générale de l'espèce humaine.

Imlac, dont l'intention n'était pas de les attrister, souriait aux encouragemens qu'ils se donnaient mutuellement, et il se rappelait qu'à leur âge il avait espéré avec la même confiance un bonheur sans mélange, et qu'alors son esprit était également fécond à se créer des consolations imaginaires. Il se garda bien de leur découvrir par

anticipation des vérités que le temps ne devait que trop tôt graver dans leurs cœurs. La princesse et sa compagne se retirèrent; la folie de l'astronome occupait leur esprit, et elles prièrent Imlac d'entrer en fonctions, et de retarder le lendemain le lever du soleil.



CHAPITRE XLVI.

La Princesse et Pekuah visitent l'Astronome.

La princesse et Pekuah s'étant entretenues en particulier de l'astronome d'Imlac, trouvèrent son caractère à la fois si aimable et si singulier, qu'elles éprouvèrent un vif désir de faire avec lui une plus ample connaissance ; et elles prièrent Imlac de trouver les moyens de les introduire auprès du savant.

Cette introduction présentait quelques difficultés. Le philosophe n'avait

jamais reçu la visite d'aucune femme, quoiqu'il vécût dans une ville où il se trouvait un assez grand nombre d'Européens qui y vivaient selon la coutume de leur pays, et beaucoup d'autres étrangers qui se conduisaient avec une liberté toute Européenne. Les dames qui désiraient n'être pas refusées, imaginèrent divers projets pour l'accomplissement de leur dessein. On proposa de les introduire comme des étrangères dans le malheur, à qui le sage était toujours accessible; mais après quelques réflexions, on reconnut qu'en usant de cet artifice on ne pourrait former aucune liaison avec lui, parce que leur conversation serait courte et que, décemment, elles ne pourraient l'impor-

tuner souvent. « Cela est vrai, dit Rasselas, mais j'ai encore une plus forte objection à faire contre le déguisement de votre état. J'ai toujours considéré comme une trahison contre la république du genre humain, de profiter des vertus d'un homme pour le tromper dans quelqu'occasion que ce fût. Toute imposture affaiblit la confiance et repousse les dispositions bienveillantes. Lorsque le sage s'apercevra que vous n'êtes point ce que vous sembliez être, il ne pourra se défendre d'un mouvement de ressentiment naturel à un homme qui, ayant la conscience de ses profondes connaissances, découvre qu'il a été trompé par des esprits inférieurs au sien, et peut-être que le mensonge, qu'il

n'avait pas connu jusque là, étouffera la voix du conseil et fermera la main de la charité ; et alors où trouveriez-vous le moyen de rendre ses bienfaits au monde et la paix à lui-même ? On ne trouva aucune réponse à ces observations, et Imlac commença à espérer que les dames renonceraient à leur curiosité ; mais le lendemain Pekuah annonça qu'elle avait trouvé un prétexte honnête de visiter l'astronome, car elle voulait solliciter la permission de continuer sous sa direction les études auxquelles elle avait été initiée par l'Arabe, et elle pensait que la princesse pourrait y venir comme sa compagne d'étude, ou parce qu'une femme ne pouvait pas décemment se rendre seule chez le savant.

« Je crains fort, dit Imlac, qu'il ne soit bientôt fatigué de votre compagnie ; les hommes qui possèdent à fond les sciences n'aiment pas à en répéter les élémens, et je ne suis pas même assuré que vous soyez des auditeurs bien capables d'entendre ces élémens lorsqu'il les accompagnera de réflexions et en tirera les conséquences qui en découlent naturellement. » — « Je me charge de ce soin, dit Pekuah ; je vous prie seulement de me conduire vers lui. Mon savoir est peut-être plus grand que vous ne l'imaginez, et en me montrant toujours favorable à ses opinions, je le conduirai à me croire plus instruite que je ne le suis en effet. »

En conséquence de cette résolution,

l'astronome fut prévenu qu'une dame étrangère, voyageant pour s'instruire et ayant entendu parler de sa réputation, désirait devenir son écolière. La singularité de cette proposition excita en même-temps sa surprise et sa curiosité; et quand, après une courte délibération, il eut consenti à l'admettre, il ne put attendre le lendemain sans impatience.

Les dames, magnifiquement vêtues et accompagnées par Imlac, se rendirent donc chez l'astronome, qui témoigna une vive satisfaction de se voir visiter avec respect par des personnes qui lui paraissaient d'une si haute condition. Dans l'échange des premières civilités, il parut timide et embarrassé; mais lorsque la conversa-

tion fut devenue régulière, il recouvra tous ses moyens et justifia tous les éloges qu'Imlac avait faits de lui. Ayant demandé à Pekuah par quel motif elle dirigeait ses études vers l'astronomie, celle-ci pour réponse lui raconta son aventure à la pyramide et son séjour dans l'île de l'Arabe. Elle fit son récit avec autant d'élégance que de facilité, et sa conversation gagna le cœur de l'astronome. Le discours alors tomba sur l'astronomie ; Pekuah dit tout ce qu'elle savait : le savant la regarda comme un prodige de génie et l'engagea à suivre une étude qu'elle avait si heureusement commencée.

Les dames renouvelèrent fréquemment leur visite et furent chaque fois mieux reçues. Le sage employait tous

ses soins à les amuser, afin de les retenir plus long-temps, parce qu'il trouvait qu'en leur société ses pensées devenaient plus brillantes; les nuages de l'inquiétude s'évanouissaient par degrés quand il s'efforçait de les intéresser, et il devenait chagrin lorsque, après leur départ, il se trouvait rendu à ses anciennes fonctions de régler les saisons.

La princesse et sa favorite avaient, pendant plusieurs mois, étudié soigneusement les discours de l'astronome, sans saisir un seul mot qui pût leur faire juger s'il persisterait ou non à penser qu'il était chargé d'une commission extraordinaire. Souvent elles cherchaient à l'amener à une déclaration franche; mais il détournait facilement

leurs attaques, et de quelque côté qu'elles fussent dirigées, il les évitait en changeant le sujet de la conversation.

La familiarité étant devenue plus grande, les dames invitaient souvent le sage à venir chez Imlac, où on le traitait avec les marques de la plus respectueuse considération. Par degrés il s'accommodait aux plaisirs de la terre. Il venait de bonne heure, et s'en retournait tard; s'efforçait par son assiduité et sa complaisance de se faire bien venir de ses hôtesses; excitait leur curiosité sur de nouveaux arts où elles pourraient avoir besoin de son secours, et lorsqu'elles entreprenaient quelque course, soit pour leur plaisir ou leur isntruction, il demandait à les accompagner.

Après une longue expérience de sa probité et de sa sagesse, le prince et sa sœur furent convaincus qu'ils pouvaient se confier à lui sans danger, et de peur qu'il ne fondât de fausses espérances sur les égards qu'on lui témoignait, ils lui découvrirent leur condition, les motifs de leur voyage, et lui demandèrent son opinion sur le choix d'un genre de vie.

« Il me serait impossible, leur dit le sage, de vous indiquer celle des diverses conditions que vous offre le monde, que vous devez préférer; je puis seulement vous assurer que j'en ai choisi une mauvaise. J'ai, sans expérience, consumé mes années dans l'étude, dans l'acquisition de sciences qui, pour la plupart, ne sauraient être que rare-

ment utiles au genre humain. J'ai acheté le savoir aux dépens de toutes les consolations de la vie : je me suis privé des douceurs qu'offre le commerce des femmes, et du bonheur que procure la vie domestique. Si j'ai obtenu quelques avantages sur ceux qui, comme moi, se livraient à l'étude des sciences, ils ont été accompagnés de craintes, de peines et de scrupules; mais d'ailleurs, quelle qu'ait été la nature de ces avantages, depuis que mes pensées ont été diversifiées par des relations plus fréquentes avec le monde, j'en ai mis en doute la réalité. Lorsque j'ai perdu quelques jours dans une amusante dissipation, je suis alors plus tenté de penser que mes recherches m'ont jeté dans l'erreur et

qu'elles m'ont fait inutilement beaucoup souffrir. »

Imlac vit avec plaisir que l'intelligence de l'astronome n'était plus dans une obscurité aussi profonde, et il résolut de l'éloigner des planettes jusqu'à ce qu'il eût perdu l'envie de les conduire et que sa raison pût recouvrer sa primitive influence.

Depuis ce moment l'astronome fut accueilli avec familiarité et partagea tous leurs projets et leurs plaisirs : son respect le tenait attentif et l'activité de Rasselas lui laissait peu de loisir. On avait sans cesse quelque chose à faire : le jour était consacré à des observations qui devenaient le sujet d'entretiens pendant la soirée, qui elle-même

se terminait par des projets pour le lendemain.

Le sage confessa à Imlac que depuis qu'il se livrait à l'agréable tumulte de la vie et partageait ses heures en une suite d'amusemens, il trouvait que la conviction de son pouvoir sur les élémens s'effaçait graduellement de son esprit, et qu'il commençait à avoir moins de confiance dans une opinion qu'il ne ferait jamais partager aux autres et qu'il trouvait sujette à des variations dans les causes desquelles la raison n'avait aucune part. « Si par hasard je reste seul pendant quelques heures, ajouta-t-il, mon ancienne persuasion s'empare de mon esprit et mes pensées sont entraînées comme par une violence irrésistible ; mais

elles cèdent bientôt à la conversation du prince et disparaissent tout à coup à l'arrivée de Pekuah. Je suis comme un homme habituellement effrayé par des spectres, que la vue d'une lampe rassure; qui s'étonne de la terreur que lui cause l'obscurité, et qui cependant, si cette lampe vient à s'éteindre, éprouve encore la même crainte, bien qu'il sente que la lumière la détruirait. Mais je suis quelquefois effrayé à l'idée de favoriser mon repos par une criminelle indulgence et d'oublier volontairement la charge importante qui m'est confiée. Si je m'assoupis dans une erreur connue, ou si je suis déterminé par ma propre convenance dans une question douteuse et de cette importance, quelle est l'énormité de mon crime ! »

« Aucune maladie de l'esprit, répondit Imlac, n'est plus difficile à guérir que celle où se mêle la crainte du crime : l'imagination et la conscience agissent sur nous tour-à-tour et changent si souvent de place, que les illusions de l'une ne sauraient être distinguées des conseils de l'autre. Si l'imagination offre des images qui ne sont ni morales ni religieuses, l'esprit les chasse lorsqu'elles le fatiguent; mais quand des dispositions mélancoliques prennent la forme des devoirs, elles s'emparent sans opposition de nos facultés, parce que nous n'avons pas le courage de les exclure ou de les bannir. C'est pourquoi les superstitieux sont souvent mélancoliques et ceux-ci presque toujours superstitieux.

« Mais ne souffrez pas que les suggestions de la timidité l'emportent sur votre raison supérieure : le danger de la négligence n'est que la probabilité de l'obligation, qui, alors que vous la considérez avec liberté, vous paraît peu de chose, et diminue chaque jour davantage. Ouvrez votre cœur à l'influence de la lumière, qui, de temps en temps, vous éclaire : lorsque des scrupules que, dans vos momens lucides, vous reconnaissez être vains, viennent vous importuner, ne vous arrêtez pas pour les écouter, fuyez vers l'occupation où vers Pekuah, et ne vous occupez que de cette seule pensée : que vous n'êtes qu'un atôme au milieu du monde, et que vous ne sauriez avoir des vertus ou des vices tels que

vous puissiez attirer sur les autres des faveurs ou des afflictions surnaturelles. »



CHAPITRE XLVII.

L'arrivée du Prince change la conversation.

« J'ai souvent réfléchi sur toutes ces choses, dit l'astronome, mais ma raison a été si long-temps subjuguée par une idée unique et accablante, qu'elle n'ose pas s'arrêter à sa propre décision. Je vois maintenant avec quelle fatalité j'ai troublé mon repos par des chimères qui me dévoraient en secret ; mais la mélancolie évite le commerce du monde et jamais jusqu'ici je n'avais rencontré un homme à qui je pusse confier mes inquiétudes,

bien que je fusse assuré d'en tirer quelque adoucissement. Je me félicite de voir mes sentimens confirmés par les vôtres, qui ne sauraient être aisément deçus, et qui ne peuvent avoir ni motif ni dessein de tromper. J'espère que le temps et la variété dissiperont l'obscurité qui m'a si long-temps environné, et que mes derniers jours s'écouleront dans la paix. »

« Votre savoir et vos vertus, dit Imlac, vous donnent avec justice lieu de concevoir ces espérances. »

En ce moment Rasselas entra avec la princesse et Pekuah, et demanda si l'on avait trouvé quelque nouvelle diversion pour le jour suivant. « Tel est, dit Nekayah, l'état de la vie, que personne n'est heureux que par anticipa-

tion de changement : le changement lui-même n'est rien ; lorsque nous l'avons obtenu, le premier désir est de changer encore. Le monde cependant n'est pas encore épuisé; montrez moi demain quelque chose que je n'aie pas encore vue. »

« La variété, dit Rasselas, est si nécessaire au bonheur, que l'heureuse vallée même me fatiguerait par le retour continuel des mêmes jouissances. Cependant je ne puis m'empêcher de me blâmer avec sévérité lorsque je vois les moines de Saint-Antoine supporter, sans se plaindre, une vie qui s'écoule, non dans une délicieuse uniformité, mais dans une suite de privations. »

« Ces hommes, répondit Imlac, sont moins malheureux dans leur retraite

silencieuse, que les princes Abyssiniens dans leur charmante prison. Tout ce que les moines entreprennent est commandé par un motif juste et raisonnable. Le travail leur procure les nécessités de la vie; il ne peut donc être négligé, et la récompense en est assurée. Leur dévotion les prépare à un meilleur état et leur en rappelle sans cesse les approches, tandis qu'elle les y dispose. Leur temps est régulièrement distribué; à un devoir en succède un autre, de sorte qu'ils ne sont point en prise aux distractions d'un choix non motivé, ni perdus sous les ombres d'une frivole inactivité. Là existe pour eux une tâche à remplir à des heures fixes, et leurs travaux leur sont chers, parce qu'ils les considèrent

comme des actes de piété, moyennant lesquels ils avancent toujours vers une éternelle félicité. »

« Je ne puis penser, dit Nekayah, que la règle monastique présente un état plus saint et moins imparfait que le nôtre? Ne peut-il donc également espérer un bonheur à venir, celui qui vit dans la société des hommes, qui secourt les malheureux par sa charité, instruit les ignorans par son savoir, et contribue par son industrie au système général de la vie, lors même qu'il néglige quelques-unes des mortifica-qui se pratiquent dans les cloîtres, et se procure les innocens plaisirs que lui permet sa condition ?» — « C'est une question, reprit Imlac, que les sages ont long-temps discutée, et qui

a troublé les gens de bien. Je n'oserais décider en faveur ni des uns ni des autres. Celui qui vit bien dans le monde est meilleur que celui qui vit bien dans un monastère. Mais peut-être tous les hommes ne sont ils pas susceptibles de supporter les tentations de la vie publique; et ceux qui ne peuvent les vaincre peuvent encore convenablement chercher la paix dans la retraite. Les uns, incapables de faire le bien, n'ont qu'un faible courage pour résister au mal. D'autres, fatigués de combattre contre l'adversité, veulent dompter les passions qui les ont long-temps agités vainement; il en est même que l'âge et les chagrins contraignent de renoncer aux devoirs laborieux de la société. Dans les cloîtres,

l'homme faible et l'homme timide peuvent être à l'abri et se trouver heureux. L'homme fatigué peut y trouver le repos, et l'homme repentant la méditation. Ces asyles de la prière et de la contemplation ont parfois tant d'analogie avec l'esprit de l'homme, qu'il n'en est pas un peut-être qui ne fasse le projet de finir ses jours dans une pieuse abnégation de lui-même avec quelques compagnons sérieux comme lui. »

« Tel a plus d'une fois été mon désir, interrompit Pekuah, et j'ai souvent entendu la princesse exprimer l'intention de mourir dans la solitude. »

« La faculté d'user des plaisirs innocens, reprit Imlac, ne doit point être disputée; mais il reste encore à exa-

miner quels sont les plaisirs véritablement innocens. Quel que soit le plaisir que Nekayah puisse imaginer, le mal n'en sera point dans l'acte lui-même, mais dans ses conséquences. Le plaisir, en lui-même innocent, peut devenir pernicieux, en nous attachant à un état que nous savons être incertain et passager, et en détournant nos pensées de celui vers le commencement duquel chaque heure nous rapproche, et dont aucun espace de temps ne nous fera jamais toucher la fin. La mortification n'est point par elle-même une vertu, elle n'a aucun autre objet que de nous dégager des séductions que nous offrent les sens. C'est dans l'état de future perfection après lequel nous aspirons tous que se trouve le

plaisir sans danger et le repos sans captivité. »

La princesse gardait le silence, et Rasselas, se tournant vers l'astronome, lui demanda s'il ne pourrait retarder la retraite de sa sœur en lui montrant quelque chose qu'elle n'aurait pas encore vu.

«Votre curiosité, repartit le sage, a été si étendue et les démarches que vous avez faites pour vous instruire si persévérantes, qu'il ne serait pas facile de vous procurer quelque nouveauté : mais ce que vous ne sauriez trouver plus long-temps parmi les êtres animés, la mort pourra vous l'offrir. Parmi les merveilles de ce pays, on distingue les catacombes, antiques cercueils dans lesquels reposent les corps des plus

anciennes générations, qui, par la vertu des aromates avec lesquels ils ont été embaumés, sont demeurés sans corruption jusqu'à ce jour. »

« Je ne conçois pas, dit Rasselas, quel attrait peut avoir la vue des catacombes, mais puisqu'aucun autre objet ne s'offre à notre curiosité, je suis décidé à les visiter, et je placerai cette démarche au nombre de beaucoup d'autres que j'ai faites, par cela seul que je voulais faire quelque chose. »

Le lendemain nos voyageurs louèrent une garde de cavaliers, et se rendirent aux catacombes. Lorsqu'ils furent sur le point de descendre dans les caves sépulcrales, « Pekuah, dit la princesse, nous allons encore une fois nous emparer des habitations de la mort; je

sais que vous allez demeurer en arrière; tachez que je vous retrouve quand je reviendrai. Non, répondit Pekuah, je ne resterai pas; j'entrerai entre vous et le prince. »

Ils descendirent alors et traversèrent avec étonnement le labyrinthe des passages souterrains où les corps étaient rangés sur l'un et l'autre côté.



CHAPITRE XLVIII.

Opinion d'Imlac sur la nature de l'âme.

« QUELLE raison, dit le prince, pourrait-on donner en faveur de la coutume qu'avaient les Egyptiens de conserver, à grands frais ; ces restes inanimés de l'homme, que quelques nations détruisent par le feu, que quelques autres déposent dans le sein de la terre, et que toutes, sans exception, s'empressent d'éloigner de leur yeux, dès qu'elles ont rempli les devoirs que la décence leur impose. »

« L'origine des usages anciens, répon-

dit le poète, est rarement connue, et la pratique en subsiste souvent, alors que la cause n'existe plus ; à l'égard des cérémonies superstitieuses des peuples, toute conjecture serait inutile, car la raison ne saurait éclaircir ce qu'elle n'a point dicté. J'ai supposé long-temps que la coutume d'embaumer les morts venait de la tendresse seule des parens ou des amis, et je me fixe à cette opinion, parce qu'il me semble impossible que ce soin ait été universel ; en effet, si tous les morts eussent été embaumés, il aurait fallu avec le temps que leurs sépultures fussent plus spacieuses que les demeures des vivans. Je crois que dans le principe, l'homme riche ou célèbre était seul préservé de la corruption, et que

le reste des humains était abandonné au vœu de la nature.

« Mais, dit-on communément, les Egyptiens admettent que l'âme existe aussi long-temps que le corps demeure entier, et c'est là le motif qui leur a fait choisir ce moyen d'éluder la mort.»

« Les sages Egyptiens, dit Nekayah, pouvaient-ils avoir touchant l'âme des opinions aussi absurdes? Si l'âme peut un seul instant survivre à sa séparation, que pourrait-elle ensuite recevoir ou souffrir du corps ?»

« Les Egyptiens, dit l'astronome, avaient sans doute des opinions erronées dans l'obscurité du paganisme et les premiers jours de la philosophie. On dispute encore sur la nature de

l'âme au milieu des avantages que donnent les connaissances les plus positives; et il y a des hommes qui prétendent qu'elle peut être matérielle, et qui, toutefois, croient à son immortalité. »

« Quelques philosophes, à la verité, repartit Imlac, ont avancé que l'âme est matérielle; mais je ne puis me persuader qu'un homme doué d'un jugement droit ait pu jamais penser ainsi; car toutes les fins de la raison prouvent l'immortalité de l'âme, et toutes les notions des sens et les découvertes des sciences concourent à prouver que la matière est incapable d'intelligence.

« On n'a jamais supposé que la pensée fût inhérente à la matière, ou que

chaque particule fût un être pensant. Cependant, si quelque partie de matière est privée de la faculté de penser, quelle partie supposerons-nous douée de cette faculté ? La matière ne peut différer de la matière que par la forme, la densité, la masse, le mouvement et la direction du mouvement : à laquelle de ces qualités de la matière, combinées ou séparées, pourrait-on attribuer le sentiment ? Être rond ou carré, solide ou fluide, grand ou petit, se mouvoir lentement ou vivement dans une direction ou dans une autre, tels sont les principes d'une existence matérielle, tous également étrangers à la nature de la pensée. Si la matière est un moment privée de penser, elle ne peut acquérir cette faculté que par

quelque modification nouvelle , et toutes les modifications qu'on peut admettre sont également incompatibles avec le pouvoir de la pensée.

« Mais, dit l'astronome, les matérialistes soutiennent que la matière peut avoir des qualités qui nous soient inconnues. »

« L'homme, répondit Imlac, qui se détermine contre une chose qu'il connaît, parce qu'il peut en exister une autre qui lui est inconnue , et celui qui admet des possibilités hypothétiques contre des connaissances positives, ne peuvent être mis au rang des êtres raisonnables. Tout ce que nous savons de la matière, c'est qu'elle est inerte, privée de sentiment et sans existence; et si on ne peut combattre

cette conviction qu'en nous opposant des raisonnemens hors de notre portée, nous avons toute l'évidence que l'intelligence humaine peut admettre. Si ce que nous connaissons devait être subordonné à ce qui nous est inconnu, aucun être, aucune puissance ne pourrait atteindre la certitude. »

« Cependant, dit l'astronome, nous osons orgueilleusement fixer des limites à la puissance du créateur. »

« Ce n'est point mettre des bornes à la toute puissance, répliqua le poète, de supposer que deux objets diffèrent entre eux, que la même proposition ne peut être à la fois vraie et fausse, que le même nombre ne peut être pair et impair ; enfin que la pensée ne peut être communiquée aux objets incapables de penser. »

« Je ne vois pas, dit Nekayah, un grand usage à faire de cette question. L'immatérialité, qu'à mon avis vous avez suffisamment prouvée, implique-t-elle une éternelle durée ? »

« Nos idées sur l'immatérialité, répondit Imlac, sont négatives et par conséquent obscures. L'immatérialité semble impliquer le pouvoir d'une éternelle durée, comme une conséquence de l'exemption de toutes causes de destruction : tout objet qui périt est détruit par la solution de sa contexture et la séparation des parties qui le composent : or nous ne pouvons concevoir comment un objet qui n'a point de parties, et conséquemment n'est pas susceptible de solution, peut être naturellement corrompu et séparé. »

« Je ne sais pas, dit Rasselas, comment concevoir un objet sans étendue; ce qui a l'étendue doit avoir des parties, et vous convenez que ce qui a des parties est susceptible de destruction. »

« Considérez vos propres facultés, repliqua le poète, et cette difficulté s'affaiblira. Vous trouverez une substance sans étendue. Un objet idéal n'est pas moins réel qu'un objet matériel : néanmoins il n'a pas d'étendue. Lorsque vous pensez à une pyramide, il n'est pas moins certain que votre esprit en possède l'idée, qu'il n'est sûr que cette pyramide existe. L'idée de cette pyramide occupe-t-elle un plus grand espace que celle d'un grain de blé? Or comment l'une de ces idées peut-elle être divisée? Tel est l'effet,

telle est la cause. La faculté de penser ressemble à celle de la parole : c'est un pouvoir actif et indivisible. »

« Mais, dit Nekayah, l'être souverain dont je crains de prononcer le nom, l'être qui a créé l'âme, peut aussi la détruire ! »

« Assurément il le peut, répondit Imlac, puisque l'âme, quoiqu'indestructible, reçoit d'une nature supérieure la puissance d'exister. Ce qui ne saurait périr par une cause inhérente de destruction ou un principe de corruption, peut être enseigné par la philosophie; mais elle ne peut faire davantage. C'est de l'être qui créa tout que nous devons apprendre que l'âme, émanation de sa sublime puissance, ne pourra être détruite par celui qui l'a créée.

Toute la société demeura quelques instans dans le recueillement et le silence. Enfin Rasselas le rompit. « Eloignons-nous, dit-il, de cette scène de néant. Quelle serait l'horreur de ces habitations de la mort pour celui qui ignorerait qu'il est immortel; que celui qui agit maintenant conservera le pouvoir d'agir, comme celui qui pense conservera éternellement la faculté de penser. Les hommes qui reposent devant nous, ces puissans et ces sages des temps anciens, nous avertissent de nous ressouvenir du peu de durée de notre passage sur la terre : ils ont peut être été enlevés au monde, lorsque, comme nous, ils délibéraient sur le choix d'un genre de vie. »

« Quant à moi, dit la princesse, le

choix d'un genre de vie me devient moins important. Désormais je ne m'occuperai plus que de l'éternité. »

Alors ils s'empressèrent d'abandonner les catacombes, et retournèrent au Caire sous la protection de leurs guides.



CHAPITRE XLIX.

Conclusion dans laquelle on ne conclut rien.

C'ÉTAIT alors l'époque de l'inondation du Nil. Peu de jours après leur visite aux catacombes le fleuve commença à se répandre.

Ils étaient confinés dans leur habitation. Tout le pays se trouvant couvert par les eaux ne pouvait leur offrir l'attrait d'une excursion nouvelle, et comme ils avaient une ample provision de sujets de conversation, ils faisaient ensemble la comparaison des différens genres de vie qu'ils avaient observés, et

des divers projets de bonheur que chacun d'eux avait formés.

Aucun lieu n'avait plus de charmes aux yeux de Pekuah que le couvent de Saint-Antoine, où l'Arabe l'avait rendue à la princesse : tout son désir était de le voir rempli de pieuses filles et d'être créée prieure de l'ordre. Elle était accablée d'attente et de dégoût, et eût embrassé avec une joie extrême une condition qui lui eût paru invariable.

La princesse pensait que le plus précieux des présens faits par le ciel à la terre était l'instruction. Elle souhaitait ardemment d'apprendre toutes les sciences, et se proposait de fonder ensuite une institution de femmes savantes, dont elle serait la présidente, et où, en conversant avec les vieilles et

en instruisant les jeunes, elle passerait le temps entre l'acquisition et la communication de la sagesse, et formerait pour l'âge futur des modèles de prudence et de piété.

Le prince, de son côté, demandait un petit royaume dans lequel il pût en personne administrer la justice et voir de ses propres yeux toutes les parties du gouvernement ; mais il ne pouvait toutefois fixer les limites de sa domination, et à chaque instant il augmentait le nombre de ses sujets.

Imlac et l'astronome s'estimaient heureux d'avoir parcouru le fleuve de la vie sans diriger leur course vers un port fixe.

La réflexion les ayant convaincus qu'aucun des vœux qu'ils formaient ne

pouvait s'accomplir, ils délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire, et le résultat de la délibération fut qu'on retournerait en Abyssinie dès que l'inondation aurait cessé.

FIN.

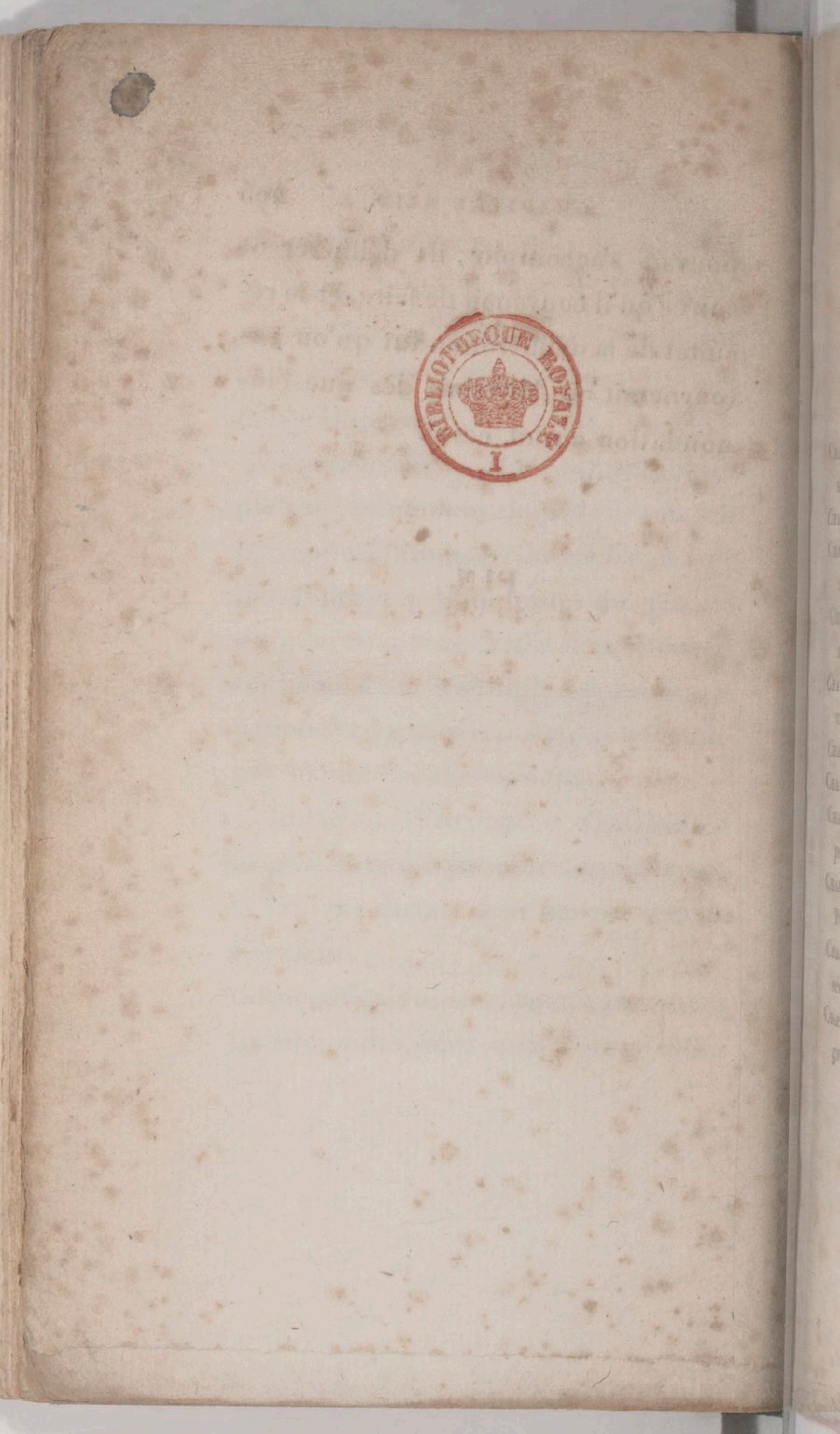

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

